

Anna 1958 - 7-15-

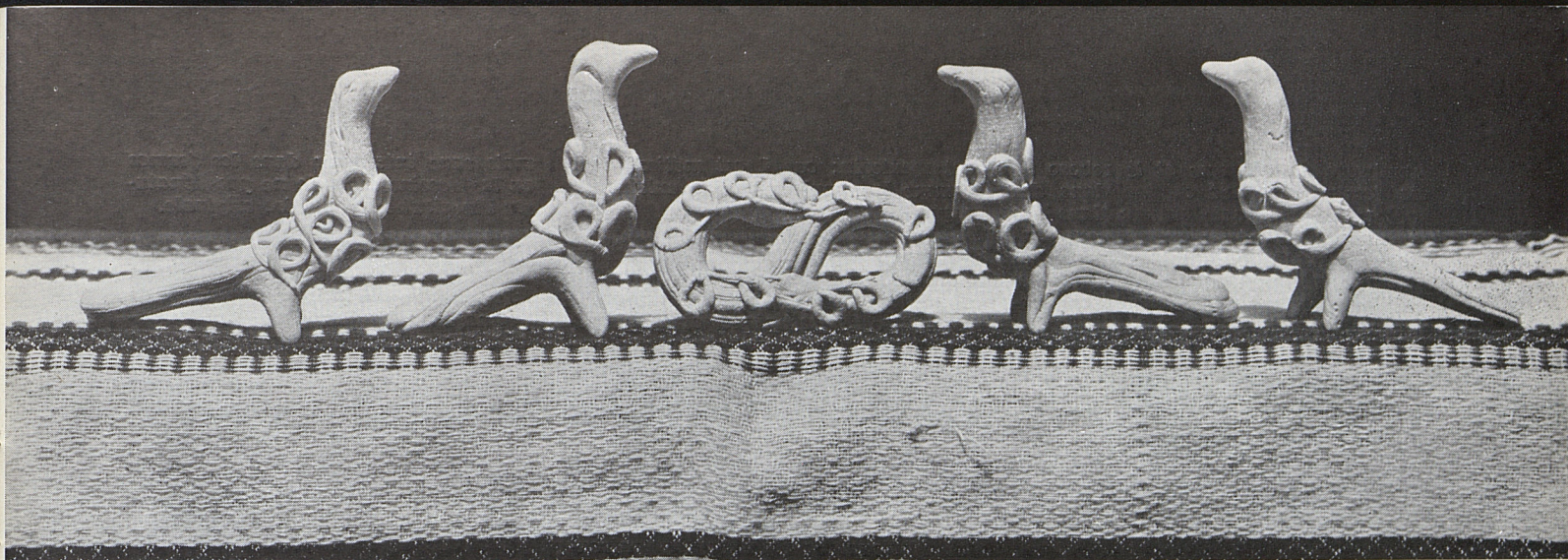
BIBLIOTHEQUE
DE LA
GUERRE
MUSEE



L.P. 139

N° 15
OCTOBRE
NOVEMBRE
DECEMBRE
1958

Nouvelles du MEXIQUE



Motifs en pâte d'amande et sucre.

L'ART POPULAIRE MEXICAIN



par Alfonso CASO

Directeur de l'Institut National Indigéniste
Membre de « El Colegio Nacional »

ORSQU'ON parle de l'art populaire mexicain, il faut tenir compte du fait qu'il ne s'agit pas d'un art indien à proprement parler ; c'est-à-dire, d'une manifestation artistique ou industrielle dérivant exclusivement des techniques, des formes et des motifs utilisés par les indigènes mexicains d'avant la conquête espagnole ; cet art est « mexicain » précisément parce que notre culture actuelle est le résultat du métissage entre les formes purement indigènes et celles européennes et asiatiques qui commencent à atteindre le Mexique à partir du XVI^e siècle et se continuent au cours des XVII^e et XVIII^e siècles.

Le Mexique joua un rôle important comme voie commerciale, à partir du XVI^e siècle, en reliant l'Asie à l'Europe. Les Philippines, ainsi appelées en raison du nom de Philippe II, roi d'Espagne, furent les points avancés de la culture européenne en Extrême-Orient ; et Manille devint le port où étaient entreposés les produits venant de Chine, du Japon et d'Indochine et destinés à être envoyés en Europe.

La nao de Chine, était le bateau qui, de Manille, arrivait à Acapulco, d'où par voie de terre, les produits les plus précieux de l'Orient : soieries, porce-



Vase de Talavera, blanc et bleu (Puebla XX^e siècle).

laines, laques et jades, passaient à Veracruz. Là ils étaient réembarqués sur les galions qui les transportaient à Séville, pour y être distribués à travers toute l'Espagne.

Parfois cependant, ces navires ainsi que leur cargaison en provenance de Chine et du Mexique tombaient aux mains des corsaires et des pirates anglais et hollandais et allaient finir dans les pays respectifs de ces boucaniers.

A travers le Mexique, l'Orient influençait donc l'Europe, mais, naturellement, il influençait également le Mexique. Les formes des faïences de Puebla et leur couleur bleu de cobalt les rattachent au bleu et au blanc des époques Ming et Tsing ; les laques d'Uruapan et de Pátzcuaro s'inspirèrent sûrement de celles du Coromandel, tout comme les broderies de soie mexicaines reçurent l'influence des manteaux qui venaient de Chine, appelés au Mexique comme en Espagne, « mantones de Manila » et qui devinrent le caractère tapado de luxe de la femme mexicaine et sévillane.

Certaines pièces d'habillement les plus curieuses de l'indigène mexicain actuel n'étaient pas en usage à l'époque précolombienne ; le sarape et le

sombrero de l'homme et le rebozo de la femme ont leur origine dans des vêtements espagnols et non dans des vêtements indigènes; la tilma ou manteau en usage chez les indigènes du Mexique et le quechquemilt ou le huipil, que portent encore quelques femmes indigènes, étaient très différents.

L'art populaire mexicain est le résultat d'un fond de culture indigène sur lequel vinrent se greffer des influences européennes et asiatiques qui modifièrent les formes, les dessins, la décoration et la couleur et introduisirent de nouveaux objets et de nouvelles techniques.

Et précisément parce qu'il s'agit d'un art mixte, aboutissement des influences reçues par le Mexique au cours de son histoire, nous pouvons l'appeler

art mexicain; car il est métissé, tout comme la population et la culture du pays.

Durant la période d'industrialisation qui commence au Mexique à la fin du XIX^e siècle, l'art populaire reçut les influences des techniques et des procédés industriels; les colorants traditionnels (la cochenille pour le rouge, l'indigo pour le bleu, etc.), furent remplacés par les nouveaux colorants chimiques, comme les fibres naturelles le furent, dans bien des cas, par les fibres synthétiques.

L'une des préoccupations de l'Institut National Indigéniste, en patronnant les arts et les industries populaires a été, précisément, de veiller sur la qualité technique des objets en l'améliorant, dans la mesure du possible,

mais sans intervenir dans les formes ou les dessins, afin de ne pas dénaturer l'inspiration populaire originale.

L'art populaire du Mexique est, essentiellement, un art paysan. Bien sûr, la céramique vitrifiée de Puebla ou de Guanajuato est fabriquée par des ouvriers spécialisés; le verre de Texcoco et de México est également fait dans de petits ateliers, où l'ouvrier passe tout son temps à travailler ces produits; mais ce sont là des cas exceptionnels.

Les fabricants d'objets d'art populaire sont généralement des personnes qui vivent de l'agriculture; des cultivateurs de maïs — base de l'alimentation du Mexicain — mais qui, aux moments propices, lorsque les travaux agricoles ne les retiennent pas aux champs, consacrent leurs loisirs, si l'on peut appeler cela des loisirs, à la fabrication de ces objets.

Les tissus et broderies que font les femmes indigènes pour leurs propres vêtements; les quechquemits, huipiles et rebozos, ou encore les sarapes que portent les hommes; la céramique d'Atzompa ou de Coyotepec dans l'Etat d'Oaxaca, de Metepec, dans l'Etat de México, d'Amatenango dans celui de Chiapas, etc., les jouets de palmier, de bois ou d'os et même l'industrie du cuivre de Santa Clara, dans le Michoacán, sont faits par des agriculteurs.

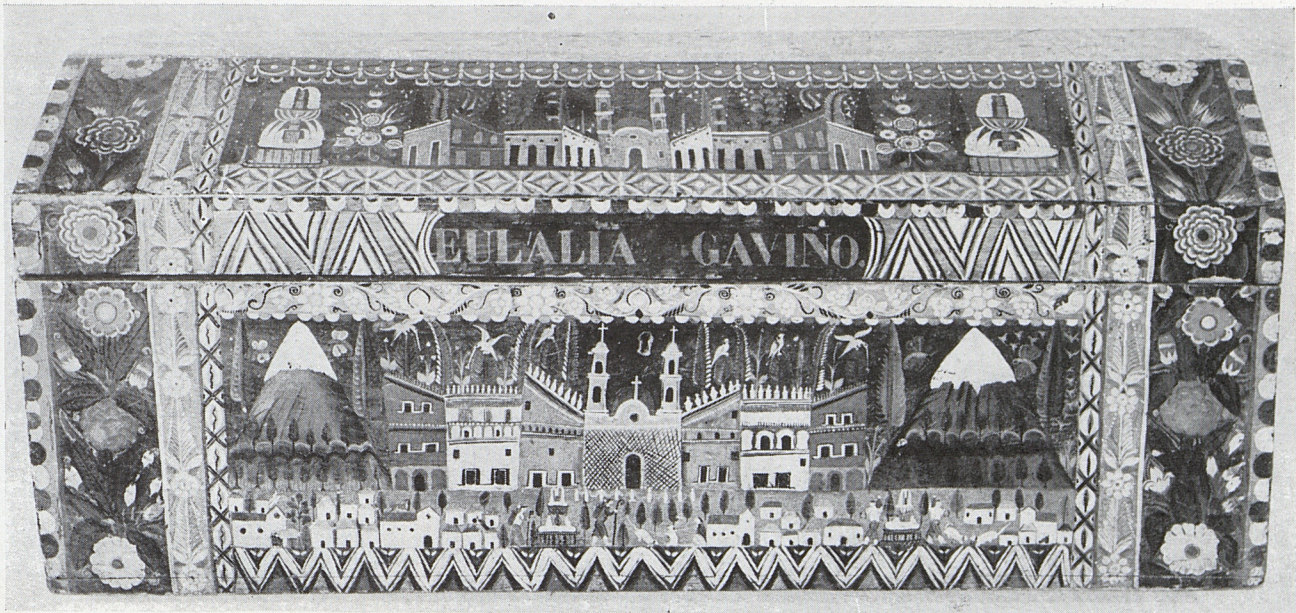
De là la grande ingénuité qu'on peut noter dans presque tous les produits populaires de l'art mexicain. De là aussi le fait que l'inspiration dont émanent ces objets est très proche du réalisme profond transmis par les mains qui durant toute l'année ont travaillé la terre.

On ne peut nier que la préciosité se retrouve, parfois, dans l'art mexicain: la peinture miniaturiste et soignée des laques de Pátzcuaro dans les styles rococo du XVIII^e siècle ou romantique du début du XIX^e; la fabrication des bijoux en filigrane d'or et argent dans le goût baroque qui dégénère quelquefois en « préciosisme », ainsi que d'autres produits sont le résultat d'un art artisanal qui continue de vieilles traditions espagnoles et mexicaines; mais l'immense majorité des produits de l'art populaire sont le résultat spontané de l'inspiration d'hommes, de femmes et d'enfants; car ce sont parfois les enfants qui fabriquent les jouets en terre qui représentent une part si considérable des arts populaires du pays.

Une autre caractéristique des objets d'art populaire c'est de n'être pas purement ornementaux mais de servir à l'usage quotidien; pièces d'habillement, récipients enalebasses ou bois, coffres pour garder le linge ou chaises et fauteuils, et les multiples objets qui forment l'attirail de nos gardiens de



Jouet de vannerie.



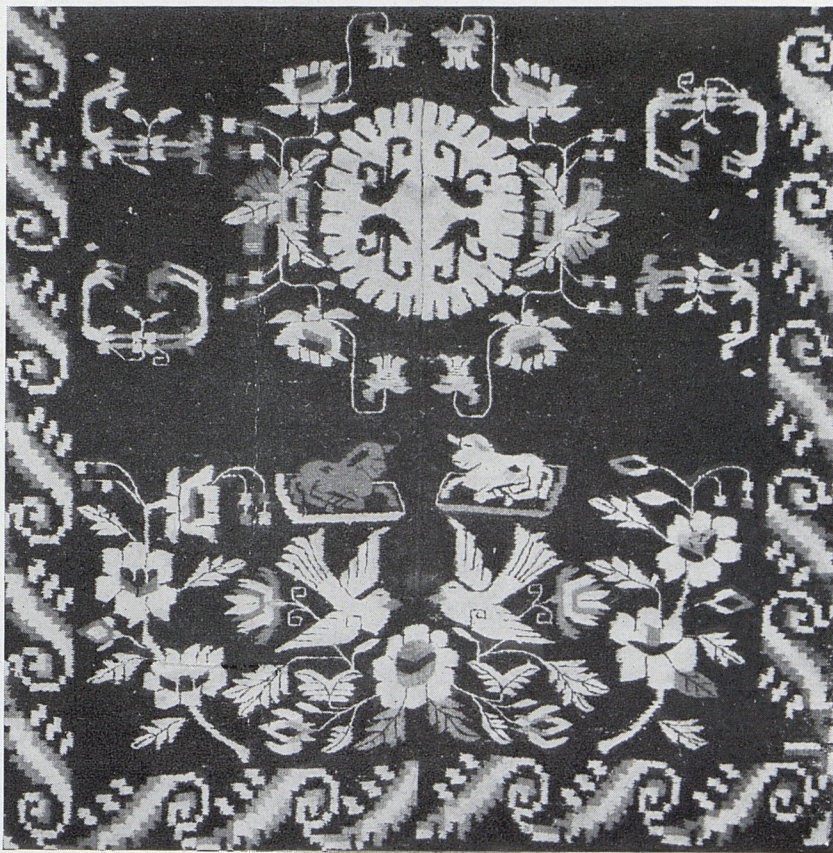
Coffre en bois peint à l'huile, aux couleurs polychromes - XIX^e siècle (Olinálá, Guerrero).

bétail et de nos paysans, de leurs montures, comme la selle, les éperons, le lasso ou « reata », le « machete ». L'habit en tissu et cuir et tant d'autres objets par lesquels le goût populaire transforme en objet d'art l'objet utile dont il se sert fréquemment.

D'autre part on ne saurait comprendre ce que signifie l'art populaire mexicain si l'on n'entend pas qu'il est également l'art cérémoniel du peuple, c'est-à-dire, que son caractère est déterminé par les cérémonies d'ordre religieux et profane, chrétien et païen qui ont lieu pendant l'année, non seulement dans les campagnes et les villages, mais aussi dans les grandes villes et dans la capitale de la République elle-même.

Cérémonies de la Semaine Sainte, pour lesquelles l'on fabrique les masques de carton, les « judas » remplis de poudre et qui doivent éclater exactement à 11 heures du matin, le Samedi Saint; « matracas » qui doivent se substituer à ces moments-là à la voix métallique de la cloche qui ne peut sonner, puisqu'elle porte le deuil de la mort du Christ; cérémonies du jeudi de la Fête-Dieu et de la Saint Jean, au cours desquelles les petites mules en feuilles de banane remplies de fruits, et les enfants revêtus de vêtements régionaux ou militaires font leur apparition; ou encore fêtes patriotiques de septembre commémorant l'Indépendance et où affluent sur les marchés de la capitale ou des petites villes des objets décorés de sujets patriotiques aux trois couleurs nationales. Mais, indéniablement, les cérémonies les plus importantes et les plus répandues sont celles

qui se déroulent les 1^{er} et 2 novembre, où tous les villages du Mexique font l'offrande à leurs morts et où ils font aussi les « pains de mort », les têtes de mort en sucreries, les jouets dans lesquels l'industrie populaire rit ou

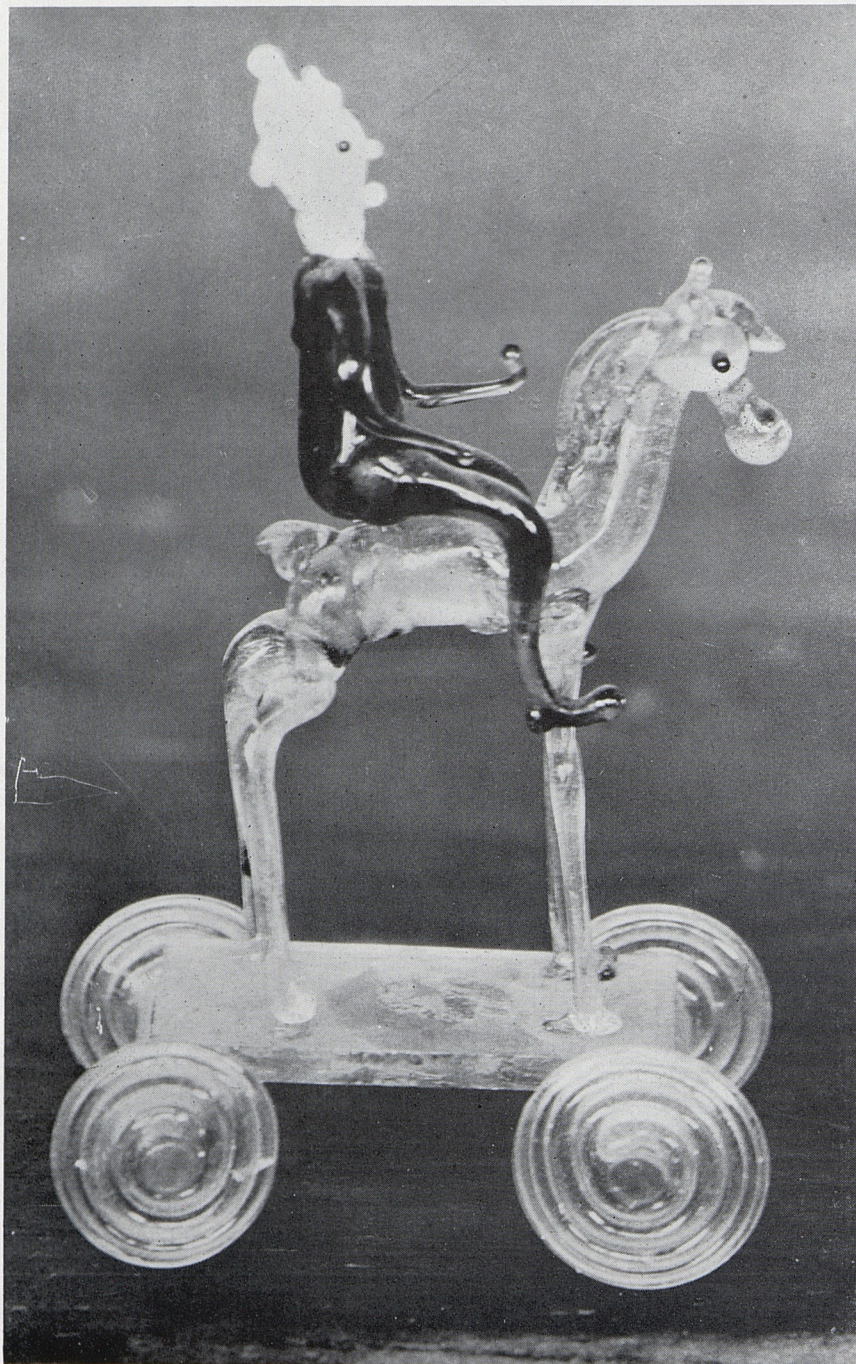


Couvre-lit de laine noire, orné de motifs blancs et café (Xonacatlán, Etat de México).

sourit de la mort, qui marient l'espérance d'un au-delà, soutenue par la foi chrétienne, aux besoins que l'on prête aux défunts et qui, le 2 novembre, les font revenir sur terre pour manger la substance magique, contenue dans les aliments et les boissons offerts par les leurs.

La fête de Noël et les neuf nuits qui la précèdent, appelées « posadas », sont

favorables à la création d'objets d'art populaire. Les figurines de terre pour les naissances, jarres qui seront remplies de fruits et couvertes de papiers de différentes couleurs (les « piñatas »); les ornements de papier de couleur, fabriqués tout exprès pour les fêtes de décembre décoreront les salles où nos classes populaires se réunissent pour célébrer les fêtes, tandis que la



Bibelot en verre soufflé (Ville de México).



Sirène en terre cuite polie (San Bartolo Coyotepec, Oaxaca).

fête des Rois, le 6 janvier, les verra ornées des jouets pittoresques et polychromes de terre, de feuille de palmier ou de bois.

Mais il y a plus : dans chaque village, pour la fête du Saint Patron ou pour d'autres solennités durant lesquelles l'on célèbre des fêtes sacrées et profanes, celles-ci donnent lieu à la fabrication d'objets particuliers, dans lesquels le paysan donne libre cours à son inspiration artistique. Nous pouvons donc dire que, en grande partie, l'art populaire mexicain est un art cérémoniel. C'est-à-dire qu'il est à la fois métis et paysan, fonctionnel et cérémoniel et, parce que doté de ces caractéristiques, il est un art sincère, issu directement du sentiment populaire. Il reflète les influences reçues de la capitale et d'ailleurs, comme il incorpore ces influences à sa vie et à son développement spirituel.

Géographie des arts populaires du Mexique

Que l'art populaire mexicain soit profondément enraciné dans les traditions indigènes, cela est prouvé par le fait que les lieux où sont produits les objets d'art populaire coïncident avec les régions où fleurissent les grandes nations indigènes au centre, au sud et au sud-est du Mexique. Nous pouvons dire que la limite nord de cette production coïncide avec la limite nord de la région du Continent appelée Mésoamérique.

C'est à peine si les productions des populations tarahumaras de Chihuahua et yaquis de Sonora, et particulièrement leurs productions vestimentaires peuvent être considérées comme de l'art populaire.



Sujet polychrome (Ocumicho, Michoacán).

En effet, au nord de la frontière de la Mésoamérique, les peuples indigènes qui formaient les nations barbares, disparurent devant les bouleversements causés par la conquête et la colonisation espagnole, ce qui fait que la population de ces régions est très peu indigène, tant par le sang que par la culture.

Par contre, à partir d'Aguascalientes et San Luis Potosí au nord, jusqu'au Yucatán au sud-est, dans toutes les zones du territoire, le peuple a produit et ne cesse de produire des objets d'art.

Il y a encore quelques années cependant, Saltillo était important pour la production de ses sarapes, franchement inspirés par les manteaux de Xérès; à San Luis Potosí les rebozos de soie aux couleurs vives, et à Aguascalientes les broderies à jours et les tissus sont, pourrait-on dire, les manifestations les plus boréales de l'art populaire mexicain.

Dans la « Sierra del Occidente » de México, chez les coras et les huicholes, fleurit un art indigène et les sacs tissés et les ceintures utilisent encore de multiples dessins qui n'ont qu'un léger rapport avec les dessins européens.

Plus au sud, dans l'Etat de Jalisco, un art nettement métis, tant pour ce qui est de la céramique de Tlaquepaque et Tonalá, et dans la verrerie, que dans les autres industries, font de Guadalajara et de ses environs l'un des plus importants centres producteurs de l'art populaire.

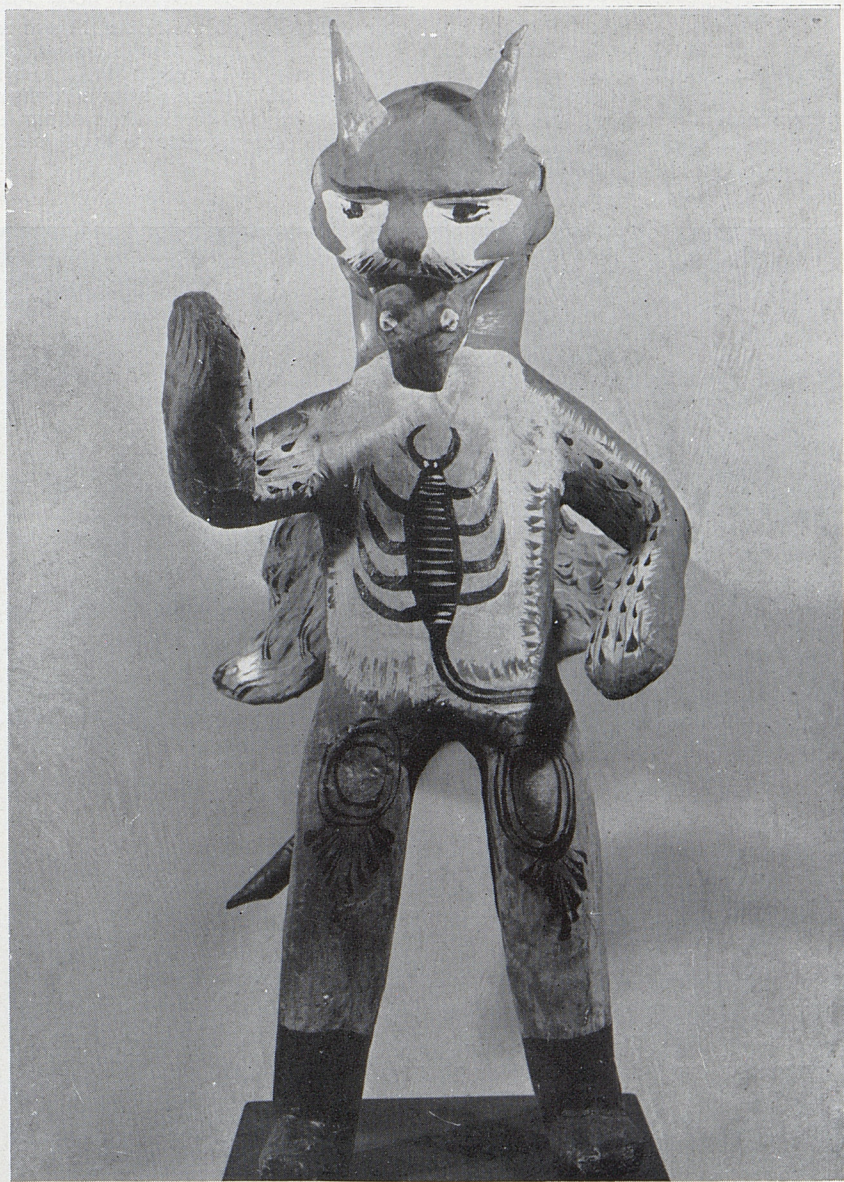
Guanajuato produit une céramique de verre, issue de la faïence de Puebla, comme le sont d'ailleurs la cérami-

que vitrifiée de Sayula, à Jalisco, et la céramique aux couleurs vives fabriquée dans la capitale de l'Etat d'Oaxaca. A Guanajuato on trouve également des sucreries, des jouets et de multiples objets vestimentaires ou utilisés par les paysans et les gardiens de bétail.

Le Michoacán est l'un des Etats les plus riches pour sa production importante et variée, dont les céramiques de Pátzcuaro, de Tzintzuntzan, de Santa Fe et de Patamba; les jicaras et plateaux de Peribán, Pátzcuaro et Uruapan; objets de cuivre de Santa Clara del Cobre, ou d'argent de Pátzcuaro; chaises d'Apatzingán, etc.

Guerrero fabrique des bijoux d'or, la magnifique céramique café sur fond crème, des masques de bois, des cofres et des jicaras laquées d'Olinalá tandis que son industrie argenterie de Taxco est chaque jour plus importante et productive.

Oaxaca, autre Etat privilégié du point de vue des arts populaires, fournit de belles céramiques à Atzompa, à Coyotepec et dans la capitale même, aussi bien qu'à Tehuantepec; des nattes remarquables, qu'on trouve aussi à Guerrero; des sarapes de laine, des couteaux et des machetes, des sacs et des ceintures, des rebozos de soie naturelle et les pièces d'habillement les plus



« Judas » en carton polychrome (Ville de México).

importantes et variées, pour hommes et femmes indigènes ; yalaltecas, cuicatecas, mazatecas et chinantecas, ainsi que de riches vêtements métics des tehuanas.

Puebla est le siège de certaines industries très importantes : la céramique vitrifiée qui fut la première fabriquée sur le continent et qui a synthétisé l'influence des céramiques de l'Islam à travers celle de la Talavera, et de la céramique de Chine qui, partie de Manille, arrivait à Acapulco.

Des objets d'albâtre dit tecali; objets de cuir, principalement de sellerie; des sucreries, de la céramique, du verre, des objets en laminé de fer étamé, appelé hojalata, des candélabres de Matamoros et les objets de fer incrusté d'or et d'argent, et les jouets fabriqués à Amozoc.

Aux environs de la capitale de la République, et de Toluca, dans la vallée de México, on trouve également d'importants centres de produits de l'art populaire : jouets et céramiques

de Metepec, rebozos de Tenancingo, sarapes, corbeilles, nattes et jouets de fibre de palmier; poupées et animaux de sucre et verre, jouets de différentes catégories dans la capitale de la République, tels que les célèbres « judas » de carton.

A Veracruz, les vêtements indigènes des huastecas et des totonacas offrent leurs belles broderies et leurs tissus; Jalapa produit des jouets de nacre et coquillages et des noix de coco travaillées, ainsi que les curieux objets confectionnés dans la région totonaque en vanille tressée.

Lorsque l'on passe l'Isthme et que l'on pénètre dans la terre des Mayas, Chiapas est importante, non seulement pour les vêtements populaires des indigènes tzeltales et tzotziles, mais aussi par l'habillement métics de Chiapa de Corzo, et par ses plateaux peints, par les masques de la région de la « sierra »; par les ceintures et la céramique d'Amatenango et de Comitán et par les objets de cuir repoussé de la région de

San Cristóbal Las Casas.

Campeche produit des objets d'écaille, d'argent, et d'or, et les objets de chicle si caractéristiques de la région, et qui rivalisent avec ceux de Talpa, dans l'Etat de Guerrero.

Le Yucatán fabrique des hamacs et des objets en fibre d'agave, des sièges de cuir et de bois, ainsi que des récipients de différentes catégories.

Comme on peut le voir, les arts populaires ont au Mexique une grande vitalité et une importance considérable.

Mais l'un des plus grands mérites de l'art populaire c'est qu'il se présente à nous à la fois comme un art vivant et traditionnel. Si, pour une part il est fortement enraciné dans les traditions indigènes et s'il reflète des influences espagnoles et asiatiques, il est indéniable qu'il a sa place auprès de la peinture mexicaine moderne et des autres manifestations les plus importantes de l'art du Mexique contemporain.



Coffre en bois sculpté avec applique en fer forgé - XVIII^e siècle.

LA NOUVELLE ESPAGNE A LA VEILLE DE L'INDEPENDANCE

par Silvio ZAVALA

Membre de « El Colegio Nacional »

LA longue période espagnole, commencée par la conquête, en 1521, touchait à sa fin. Les idées de la Révolution Française étaient arrivées à s'infiltrer dans les cercles cultivés hispano-américains. L'Indépendance des Etats-Unis avait donné naissance au premier gouvernement républicain du Nouveau Monde.

Quelle était la situation de la Nouvelle Espagne au cours des premières années du XIX^e siècle, celles qui précédèrent l'invasion de la Péninsule Ibérique par les armées de Napoléon ? Cet événement devait provoquer la formation des premiers comités à tendance révolutionnaire, en 1808. Peu de temps après, allait commencer la lutte pour l'indépendance, ayant à sa tête Hidalgo en 1810, et que Morelos continua avec un véritable génie militaire. Depuis ces premiers mouvements, les chefs projettent de profondes réformes dans la structure de la société coloniale. Or, pour bien comprendre le sens de ces réformes, il est indispensable de connaître la situation devant laquelle se trouvaient les réformateurs.

Le clergé possédait, en Nouvelle Espagne, de fortes hypothèques sur les propriétés terriennes. Il n'était pas un créancier exigeant : Une fois son argent garanti, il attendait patiemment la faillite totale du propriétaire ou son redressement économique. De cette manière, l'Eglise était devenue la source principale du crédit agricole. L'Etat espagnol, qui se trouvait dans de graves difficultés financières, calcula qu'il pourrait obtenir 44 millions de pesos du capital ecclésiastique. Le décret du 26 décembre 1804 prescrivait l'établissement de caisses de consolidation, et la vente des propriétés à l'échéance du prêt. Les valeurs se déprécièrent et les agriculteurs et les commerçants de Valladolid (Michoacán), ainsi que le Tribunal des Mines, élevèrent des protestations. Le vice-roi Iturrigaray appliqua la loi, et ses successeurs en suspendirent les effets, par décret du 26 octobre 1808.

L'agriculture mexicaine produisait du sucre dans des ateliers où travaillaient des journaliers, à la différence de ce qui se pratiquait aux Antilles où l'on avait recours au travail des esclaves. En 1803, l'exportation de cette denrée fut de 500.000 arrobes. La co-

chenille constituait une autre culture prospère : le port de Veracruz en acheminait chaque année vers l'Europe environ 50.000 arrobes, pour une valeur de plus de trois millions de pe-

sos. Les céréales, les racines alimentaires et les agaves, étaient d'autres branches importantes de la production. Y compris le blé et le maïs, la production annuelle, selon les



Don Miguel Hidalgo d'après une lithographie (Archives photographiques du Musée National d'Histoire - Château de Chapultepec).

moyennes établies sur les dimes, étaient de 22 à 24 millions de pesos. Comme nous le verrons plus loin, ce qui en était exporté ne représentait pas la partie la plus importante de la balance commerciale. Le régime colonial n'avait pas distribué les terres de façon rationnelle ; aussi, durant la révolution de l'Indépendance et celles qui suivirent, les paysans mexicains participèrent-ils à ces mouvements avec enthousiasme.

Les possibilités d'achat de la Nouvelle Espagne reposaient sur l'industrie minière, qui était aussi la source principale des impôts. Cette branche de l'activité économique du pays fournissait chaque année environ 23

millions de pesos. La circulation monétaire de la colonie était évaluée à 55 millions. On importait, d'Almadén et d'Idria, quelque 16.000 quintaux de mercure, pour traiter le minerai d'argent. Les guerres de la Métropole faisaient obstacle à l'approvisionnement de cet ingrédient et venaient déséquilibrer la production minière. La répartition du mercure constituait un moyen d'enrichissement et de favoritisme pour les vice-rois. La fameuse mine de la Valenciana dans l'Etat de Guanajuato, employait 3.000 ouvriers ; les mineurs, dans l'ensemble du pays, étaient au nombre de 30.000 environ. La zone de Guanajuato, centre principal de la révolution d'Hidalgo, produisait journellement 11.370 quin-

taux d'argent et utilisait 14.618 mulets. Il ne faut pas oublier que la colonie importait des marchandises d'Europe pour une valeur de vingt millions de pesos et n'exportait que pour une valeur de six millions ; le déficit (quatorze millions), à quoi il faut ajouter ce qui était envoyé par ordre de la Couronne, comme nous le verrons plus en détail lorsqu'il sera question des Finances publiques, était compensé par la production de métal. C'est sur ce fait qu'était basée l'opinion européenne concernant la richesse du Mexique.

L'Industrie avait une importance moindre. A Querétaro, fonctionnaient vingt ateliers et trois cents métiers ; ils absorbaient 46.000 arrobos de laine et produisaient 6.000 pièces de drap, évaluées à 600.000 pesos. Dans la même ville étaient utilisées également 200.000 livres de coton. Selon le jugement d'un observateur intelligent de l'époque, le retard des ateliers de tissage mexicains était dû au manque de machines simples pour égrener le coton et à l'état lamentable des ouvriers enfermés dans « d'immenses prisons, si contraaires à la santé autant qu'à la perfection du tissu et des couleurs ». Puebla comptait 1.200 tisseurs ; les produits valaient environ un million et demi de pesos. A l'intendance de Guadalajara étaient fabriqués des tissus de coton et de laine en quantité semblable. Les qualités étaient grossières. Le rendement total de l'industrie mexicaine se chiffrait à sept ou huit millions de pesos.

Les articles d'exportation commerciale se réduisaient à : argent, or cochenille, indigo, farine, cuirs, sucre et vanille ; ceux d'importation à : vin, papier, canelle, safran, fer, acier et vêtements. Les marchandises introduites d'Espagne valaient chaque année environ 11.539.219 pesos et celles de l'étranger 8.851.640. En 1802, 558 navires arrivèrent à Veracruz. Le commerce d'Acapulco, port du Pacifique, s'élevait à un million et demi de pesos. Le système commercial du monopole s'était affaibli à cause des concessions légales faites par les Bourbons et de la contrebande. A la suite de la décision royale du 18 novembre 1797, qui autorisait l'introduction de marchandises appartenant à des Espagnols sous pavillon neutre, de nombreux navires venus de la Jamaïque fréquentèrent le port de Veracruz. Durant le gouvernement d'Iturrigaray des autorisations furent négociées pour commercer avec la Nouvelle Orléans. Le vice-roi lui-même, en venant de la Métropole introduisit frauduleusement 170 ballots de marchandises, qui lui rapportèrent 119.125 pesos et firent perdre au Fisc 9.530 pesos.

La liberté du commerce fut défendue par les députés créoles devant les Cortès espagnoles. Larrazábal disait : « Jusqu'à présent, Messieurs,



RETRATO DEL SR. MORELOS, COMO ESTABA EN SU PRISION DE LA CIUDADELA.

Don José María Morelos y Pavón (Archives photographiques du Musée National d'Histoire - Château de Chapultepec).

nous avons vécu, nous les Espagnols d'Outre-mer, dans la contrainte de ne pouvoir commercer librement ou directement avec nos frères de Manille ni avec les étrangers... Il faut abolir enfin toutes ces lois injustes pour l'outre-mer, et utiles seulement à quatre particuliers ». L'Angleterre n'était pas éloignée de la politique contraire aux restrictions commerciales; Wellesley avait offert au gouvernement espagnol un prêt en échange du libre commerce avec l'outre-mer; en juin 1818, l'Espagne proposait aux puissances européennes la liberté du commerce si celles-ci l'aidaient à pacifier l'Amérique. Le 22 avril 1811, dans le cadre des concessions à caractère limité, les Anglais obtinrent le droit d'introduire aux colonies leurs tissus de coton de qualité supérieure, pour une durée de six mois, durée prorogée en janvier, puis en septembre 1812 et en juillet de l'année suivante.

Le montant des recouvrements du Trésor du Mexique était de 20.075.261 pesos : 5.500.000 provenaient d'impôts miniers, 3.500.000 du tabac, 700.000 de la poudre, 120.000 des jeux de cartes, 760.000 du *pulque*, 260.000 du monopole de la glace, 45.000 des combats de coqs, 3.000.000 de taxes locales à la vente (*alcabalas*), 1.057.715 de tributs personnels provenant d'Indiens et de sang-mêlés, 500.000 des droits de douane, 2.700.000 des bulles d'indulgence, 100.000 des impôts sur les revenus des fonctionnaires civils et des ecclésiastiques. Les recouvrements étaient très coûteux. Les dépenses importantes consistaient en : aide à des fins militaires pour d'autres colonies à économie insuffisante, 3.011.664 pesos ; cuivre destiné à la fonte en Espagne, 124.000, plus 50.000 pour la fabrique d'artillerie de Gimena ; 50.000 pour le chargé d'affaires de la Cour dans les Provinces Unies (Etats-Unis) ; 4.090.688 pesos destinés aux frais de justice, d'administration, de la milice et des pensions de la Nouvelle Espagne ; 1.752.750 pour des besoins extraordinaires et 6.899.830 envoyés en Europe et mis à la disposition de la couronne espagnole.

Les postes les plus importants de la magistrature civile étaient occupés par des Espagnols ; seulement dans certaines municipalités, on trouvait une prédominance créole. La conduite peu honorable des derniers vice-rois abaissa sensiblement la considération du public. Entre le haut et le bas clergé la scission était profonde : au cours de la guerre civile les prêtres de condition modeste adoptèrent le parti de l'Indépendance et les prélats et l'Inquisition défendirent la cause royaliste.

L'armée se composait de 9.910 hom-



Etendard de Morelos (Musée National d'Histoire).

mes de ligne; les officiers avaient été instruits dans les normes espagnoles, particulièrement à partir de l'année 1765, où Charles III envoya en Nouvelle Espagne 2.000 hommes de troupe, des cadres d'officiers supérieurs et subalternes, cinq maréchaux et un lieutenant-général. Les milices provinciales comportaient 21.218 unités et celles urbaines 1.059. Du total de 32.196 hommes, 16.200 étaient des fantassins et les autres des cavaliers, considérés excellents. Chaque année, 1.500.000 pesos étaient destinés à la troupe régulière, 300.000 aux milices et 1.000.000 aux *presidios* ou garnisons des frontières du Nord. La guerre hispano-anglaise de 1804 donna lieu à des dispositifs de défense particuliers : Iturrigaray, qui jouissait d'une réputation de militaire expérimenté, visita le port de Veracruz et forma des cantonnements de troupe à Jalapa, Córdoba et Orizaba. Il ne considérait pas le port défendable, ce qui gêna beaucoup les commerçants du lieu. Iturrigaray déclara, à l'appui de son point de vue, que la Nouvelle Espagne était impossible à conquérir pour des Français, des Anglais ou des Anglo-américains, même unis ; cette idée d'indépendance militaire contribua à l'émancipation politique du pays. Le corps d'officiers formés dans les cantonnements joua un rôle important dans la guerre civile.

La nouvelle Espagne mesurait, en 1804, 81.144 lieues carrées ; sa population était de 5.764.700 habitants, soit 71 3/8 par lieue carrée. Dans les provinces de l'intérieur, qui constituaient le nord du pays, la densité diminuait

par rapport au plateau, producteur de céréales; c'était aussi le cas des côtes insalubres. Les Européens n'excédaient pas 80.000; les Créoles 1.000.000; il y avait 2.000.000 d'Indiens, 2.685.000 Métis, Mulâtres et sang-mêlés en général et moins de 10.000 Noirs. L'inégalité des fortunes surprenait les voyageurs ; de riches équipages côtoyaient des hommes en guenilles et affamés. La désunion était générale.

Le Clergé comptait de 9 à 10.000 desservants et, en y ajoutant leurs domestiques, le chiffre s'élevait à 15.000. Humboldt prédit que la population croîtrait quand on arriverait à neutraliser les épidémies et les disettes du maïs, et que les classes pauvres de la société verraient augmenter leurs biens, leur industrie et leur confort.

Des 112.926 habitants de la capitale, 104.760 étaient des séculiers et 8.166 des religieux ou des étudiants. Le Séminaire instruisait 318 élèves et le Collège de San Ildefonso un nombre égal. Pour cent habitants de la ville on comptait 49 Créoles, 2 Espagnols, 24 Indiens, 6 Mulâtres et 19 sang-mêlés. Le rigorisme des coutumes était exagéré : les amours du fils d'Iturrigaray avec une actrice comique, la Chata Munguía, préoccupèrent d'innombrables personnes parmi lesquelles quelques-unes de rang ecclésiastique.

La Gazette était de qualité médiocre. En matière de culture, les institutions et les idées traditionnelles se renouvelaient sous l'influence de l'encyclopédisme, surtout en matière de Botanique, de Minéralogie, de Beaux-Arts et dans d'autres domaines qui n'entraînaient pas de perturbations politiques.

La révolution créole ébaucha un programme destiné à réformer les bases de l'Etat colonial : démocratisation de l'agriculture, liberté du commerce et de l'industrie, suppression des monopoles et charges financières, liberté des esclaves, suppression des tributs personnels, accès des enfants du pays aux hauts postes civils, ecclésiastiques et militaires; en somme, une révolution bourgeoise dans un pays seigneurial, minier, composé de races différentes, de castes et de hiérarchies, d'une grande étendue et relativement peu peuplé. Une tâche accablante attendait les parlements naissants. Le gouvernement effectif des *caudillos* allait prouver que la constitution réelle du pays était encore bien loin de celle envisagée dans les premiers moments de vie indépendante, et que le programme révolutionnaire de transformation sociale aurait à affronter de grandes difficultés dans son application.

LA POLITIQUE AGRAIRE D'HIDALGO

par Alfonso GARCIA RUIZ

Professeur à la Faculté des Sciences Politiques de l'Université Nationale de México

La lutte pour la terre était un fait général durant l'ère coloniale, car, après la production minière, c'était le bien par excellence. Même l'industrie minière dépendait, en grande partie, de la prospérité agricole que celle-là pouvait amener aux alentours. Aussi, les aspirations sociales tendaient-elles principalement à la possession de la terre. A mesure que des zones étaient occupées par les entreprises agricoles, on en recherchait d'autres pour les défricher. L'Indien fournissait la main-d'œuvre nécessaire. Dès la conquête, l'Espagnol avait essayé de détourner l'indigène de ses terres labourables. Il n'y parvint qu'en partie, car les autorités métropolitaines et celles de la colonie devaient protéger l'Indien conformément aux lois.

Le décret pris par Hidalgo à Guadalajara, le 5 décembre 1810, relativement à la dévolution des terres aux peuplades autochtones, met l'accent sur le plus grave problème social qui ait surgi durant l'époque coloniale et qui a subsisté encore longtemps après notre indépendance. Ce texte invitait « les juges du district à procéder immédiatement au recouvrement des loyers venus à échéance jusqu'à ce jour, chez les fermiers des terres appartenant aux communautés autochtones, afin d'en verser le montant à la Caisse Nationale et de remettre les terres en question aux indigènes, en vue de leur exploitation, sans qu'elles puissent être louées par la suite, car j'entends que les seuls indigènes puissent en jouir dans leurs villages respectifs ».

Par le libellé de ce décret, l'on peut se rendre compte de l'importance capitale du problème auquel il se rapporte. Les terres appartenant aux communautés autochtones se trouvaient affermées — du moins dans la circonscription de l'*Audiencia* de Guadalajara —, et les indigènes ne percevaient même pas les loyers. Profitant de l'état de guerre, les fermiers avaient retardé indéfiniment la dévolution des terres. Avec le temps, l'usufruit leur donnait un certain droit à composition et leurs titres d'occupants variaient légèrement. L'on peut imaginer ce qu'était la situation des Indiens dans les villages où ils n'avaient pas suffisamment de protection. Ceux qui ne trouvaient pas d'emploi dans les fermes erraient à la recherche d'autres moyens d'existence. Lors de la constitution de l'armée d'Hidalgo, certains d'entre eux allaient s'enrôler dans ses rangs pour obtenir quelque soulagement. Les autres, ayant entendu dire que le *caudillo* se proposait de les libérer, allaient se rendre en masse pour lui exposer leurs besoins. De là est venu l'ordre du Généralissime interdisant formellement de louer, à l'avenir, les terres des villages, et donnant des instructions aux juges et aux agents de perception pour procéder au recouvrement des loyers échus et à la dévolution des terres à leurs légitimes possesseurs.

Hidalgo inaugurait, ainsi, la politique agraire du Mexique. Il en avait une vue très large, qui ne se bornait pas à la restitution des terres affermées des villages, mais qui allait jusqu'à envisager de leur rendre toutes celles qui leur avaient été extorquées, d'une

manière plus ou moins illégale, au cours des siècles, par les Européens et les Créoles. A cet égard, le *caudillo* avait une longue expérience. Il avait toujours vécu dans l'intimité de l'Indien, le premier travailleur et le plus efficace du sol mexicain. Il connaissait ses vicissitudes et ses malheurs, et, grâce à l'histoire — alors « illustrée » et remplie d'images de la « légende noire » —, il réfléchissait à l'inique dépossession dont l'Indien avait été victime tant de fois, en dépit du rôle décisif qu'il avait joué durant la conquête et malgré que, dès lors, dans la communauté ou à la ferme, à l'usine ou dans la mine, il ait eu pour tâche de travailler et de collaborer au développement de la vie économique, en soutenant tout le système social. Hidalgo avait observé les derniers résultats de ce processus. L'indien, en effet, avait perdu presque tous ses biens et, fuyant le tribut, les pensions allouées à la communauté et à l'Eglise, les gabelles imposées à son pécule de misère ainsi qu'aux limites d'accroissement de son capital personnel, il était devenu un *peón* à demeure qui travaillait dans l'*hacienda* d'autrui, au profit d'Espagnols, de Créoles ou de Métis. Au lieu de s'améliorer, sa situation empirait, car, pressé par des besoins urgents, il acceptait de son patron la première avance et, par là, sa première dette, qui allait s'accumuler et, avec le temps, en faire une espèce de serf rivé à la glèbe, ne possédant ni terre, ni capital, ni liberté.

La nécessité de restituer leurs terres aux villages d'Indiens était si évidente que, outre les gens qui militaient dans les rangs des Insurgents, bien des Espagnols et des Créoles du parti royaliste — et le gouvernement du vice-royaume lui-même — estimaient cette restitution équitable et opportune.

Ces motifs nous portent à tenir pour véridiques les assertions de certains écrivains, selon lesquels Hidalgo se proposait de satisfaire largement à cette revendication.

Tout en relevant nettement, chez ces auteurs, leur intention d'attaquer le prêtre pour son projet de restitution de leurs terres aux communautés indigènes, on ne saurait méconnaître que telle était, en effet, la pensée du promoteur de notre Indépendance, lequel, en sa qualité de guide du peuple, se faisait l'écho du besoin le plus urgent des indigènes : la terre.

Enfin, l'on peut affirmer aussi qu'Hidalgo concevait la politique agraire telle que la tradition l'avait consacrée et qui consistait à remettre la terre aux populations autochtones, qui en restaient en possession en tant que communautés, et non point en distribuant celle-là, individuellement, entre « les gens de chaque village », ainsi que le suggérait — par exemple — l'Evêque Abad y Queipo. La tradition tendait à conserver la structure de la population indigène, que le gouvernement colonial, conformément à l'idée médiévale du respect de l'entreprise collective, ne s'était pas avisé de toucher.

Confirmée plus tard par Morelos, cette politique, après bien des vicissitudes, allait être enfin consacrée par l'article 27 de notre Constitution actuelle.



L'ARCHITECTURE DE MONTEALBAN

par Ignacio BERNAL

Directeur du Département des Monuments

Pré-Hispaniques de l'Institut National

d'Anthropologie et d'Histoire

LA grande zone archéologique de Montealbán est située à 1.950 mètres d'altitude, à quelques kilomètres de l'actuelle capitale de l'Etat d'Oaxaca. Dressée sur un groupe de petits sommets rapprochés formant un ensemble extraordinaire elle frappe, non seulement par la beauté de son cadre, mais parce qu'elle se présente de loin au voyageur telle une ville fortifiée et inexpugnable. Et pourtant, Montealbán ne fut jamais ni forteresse ni citadelle militaire ; et toutes les recherches faites à son sujet permettent de conclure qu'elle ne comporta même jamais aucun ouvrage défensif. Cité complètement ouverte, ce sont des raisons tout autres que militaires qui poussèrent ses constructeurs à la placer dans ce site incomparable.

Dans l'ignorance des faits historiques qui la concernent et opposent sans cesse au chercheur un démenti ou une énigme, il est un point du moins que l'on peut affirmer avec certitude : Montealbán fut, avant tout, un centre de cérémonies que ses vastes proportions et ses nombreuses constructions d'importance vouaient au culte religieux. Les édifices qui entourent sa grande place centrale n'étaient pas destinés à être, en permanence, des lieux d'habitation. Tout au plus peut-on supposer qu'ils servirent, accessoirement, de siège à certaines réunions politiques et sociales, ou encore de maison pour des prêtres et de hauts dignitaires. En tous cas elle ne constitua jamais une agglomération à proprement parler et se rapprocherait davantage de ce que l'on nomme « la Cité » dans les villes modernes : ce quartier où se rendent les personnalités les plus importantes pour y remplir des fonctions d'intérêt collectif ou général.

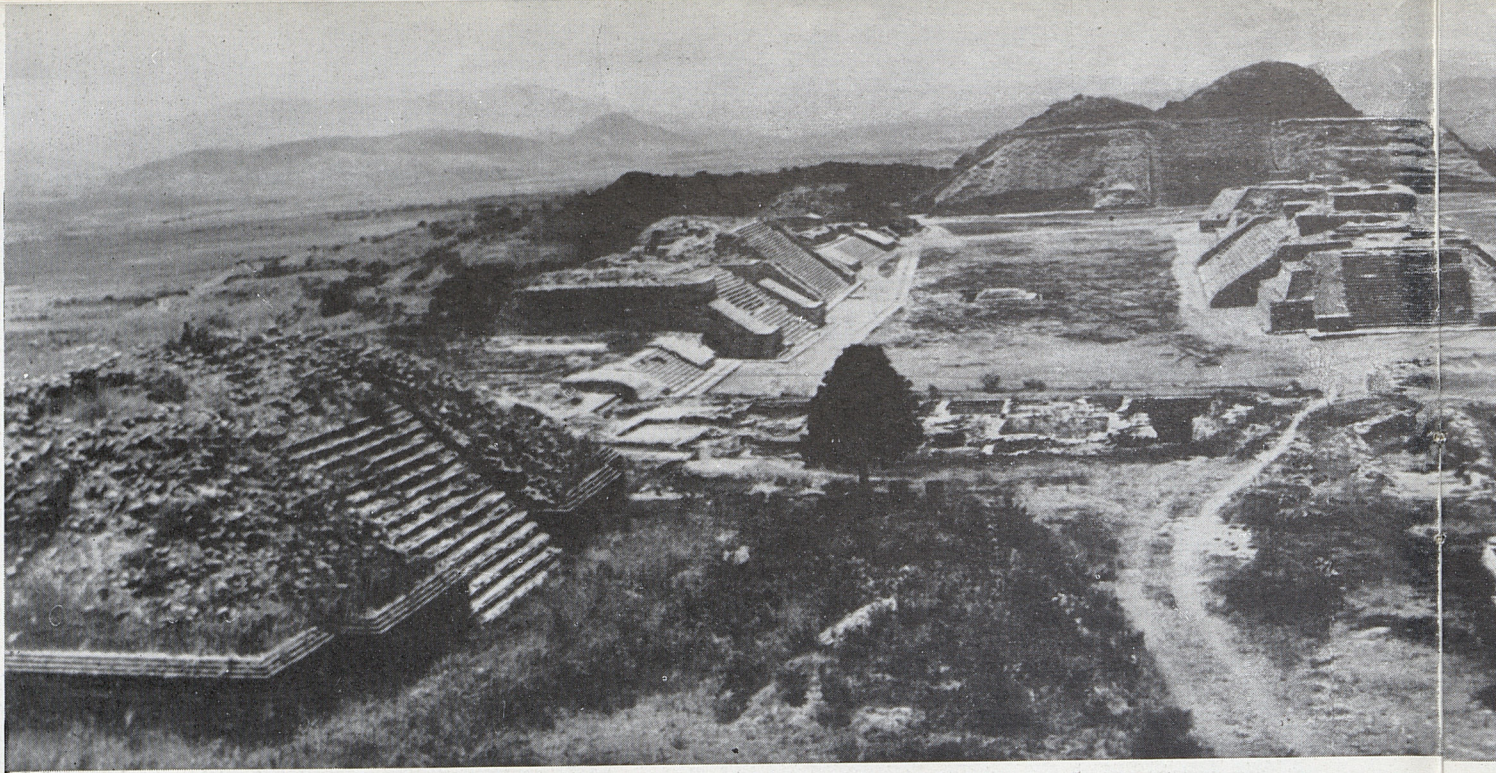
Autour du noyau central que nous verrons plus en détail un peu plus loin, les pentes des montagnes sur lesquelles la ville repose forment les bases d'une grande plateforme. Peut-être est-ce à leur niveau inférieur, là où le terrain devient moins montagneux, que, serrés contre leurs flancs, s'étendaient les minuscules logements, couvrant une zone semi-urbaine d'environ 40 km. carrés, étendue énorme si nous la comparons à celle des autres villes mésoaméricaines.

Grâce au plan d'ensemble, nous pouvons nous faire une idée du vaste centre cérémoniel de Montealbán. Une grande place entourée de différentes constructions aux proportions relativement importantes et d'une multitude d'édifices secondaires qui ne figurent pas sur le plan parce que de proportions trop réduites. Au centre de ce *patio*

grandiose, des constructions intéressantes. Parmi celles qui entourent la place, plusieurs se détachent, dans le groupe généralement appelé *Plateforme Nord*. Il s'agit d'un énorme soubassement artificiel, quoiqu'en partie édifié en prenant comme point de départ des monticules naturels. Sur cette plateforme ont été élevés plusieurs temples dont il ne reste que les fondations. En face, un autre *patio*, affaissé et lui aussi bordé de temples. Un grand escalier permet d'accéder au niveau de la place. Vers le couchant, trois édifices principaux qui, quoique n'étant pas les seuls de ce genre, sont cependant les plus intéressants, et dont l'un des plus anciens est vraisemblablement celui connu sous le nom de *Temple des Danseurs*. Les deux autres, de chaque côté du précédent, paraissent être des édifices jumeaux.

Du côté méridional de la place, une autre grande plateforme, dite *Plateforme Sud*, fait pendant à celle dont nous venons de parler. Seule la façade en a été dégagée : un grand mur, où est creusé l'escalier conduisant à la partie supérieure du vaste soubassement. Vers l'Orient s'élèvent de nombreux édifices de moindre importance qui, tous, servirent sans doute d'habitation à des personnages ou de temples à des divinités secondaires. Vers l'angle nord-est, la « cancha » : jeu de pelote pratiqué à des fins religieuses selon les traditions mésoaméricaines, construite en forme d'« I », avec des gradins pour les spectateurs. On y voit également un groupe de trois temples — aujourd'hui recouverts par trois monticules, unis par la base. Cet ensemble compact est situé au centre de la grande place. Au sud s'élève un petit édifice, habituellement dénommé *Monticule J* et qui vient rompre la parfaite symétrie de la citadelle. Son plan est très nettement distinct de celui des autres constructions. Son orientation en diffère, par rapport aux points cardinaux. A cause de cette particularité, les archéologues ont pensé qu'il s'agissait d'un observatoire astronomique, dont l'orientation ne pouvait évidemment pas être soumise aux normes du plan général de la cité. Mais ce sont là des hypothèses. En tous cas, on se trouve bien devant un édifice exceptionnel et qui échappe aux critères généraux qui semblent avoir été de règle à Montealbán.

Cette œuvre immense, à la réalisation de laquelle travaillèrent des milliers d'hommes, ne fut pas, on le conçoit aisément, achevée en peu de temps et sans doute les travaux durèrent-ils des centaines d'années. L'archéologue, pour sa part, y découvre des superpositions archi-



tegmentales qui prouvent des époques de construction différentes. C'est ainsi que la partie la plus ancienne de Montealbán — dite de l'époque I et qui correspond aux environs de l'an 1000 avant Jésus Christ — se trouve dans les alentours immédiats de la future grande place. Mais l'ensemble, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, date d'une deuxième époque, qu'on peut situer au début de notre ère : l'époque appelée Montealbán II.

On se rendra compte de l'œuvre gigantesque menée à bien par les bâtisseurs de Montealbán si l'on songe aux problèmes qu'ils eurent à résoudre avant de pouvoir se livrer au travail de construction. En effet, les anciens Zapotèques, pour édifier leur grand centre urbano-religieux sur les lieux qu'ils avaient choisis, durent utiliser l'ensemble des collines et des montagnes qui s'y dressaient.

Ils furent obligés d'égaliser ce sol hérissé de protubérances peu propices à un plan architectural symétrique et au pavage ultérieur. Enfin, certains sommets, qui se révélèrent impossibles à déplacer durent-ils être utilisés tels quels, englobés dans un plan modifié en conséquence. Mais les bâtisseurs ne reculèrent pas devant la tâche et ils la réalisèrent — ne l'oublions pas — à l'aide d'instruments de pierre.

De l'adaptation des architectes au cadre, de leur sens exceptionnel de l'urbanisme devait naître le projet, puis la réalisation d'un ordre qui, tout en tenant compte de la nature, sut cependant la dépasser. Le spectateur a la sensation d'être placé au centre d'un jeu de lignes, de plans et de volumes, ordonnés et voulus, d'une rigueur géométrique absolue, alors qu'ils sont le résultat, parfois, d'admirables « trompe-l'œil ». En effet, la *Plate-forme Nord* ne se trouve pas précisément en face de la *Plate-forme Sud*, et l'ensemble d'édifices alignés dans les côtés est-ouest de la place ne sont pas à distance égale du



Un des principaux temples.



Vue générale de Montealbán.



noyau central, ce qui imposait une solution asymétrique par rapport à l'axe longitudinal du plan d'ensemble. Pour simuler cette symétrie impossible à obtenir dans l'absolu, les constructeurs eurent une idée géniale. Puisque le côté ouest comportait plus d'espace que le côté est par rapport au motif central de la grande place — et sachant que cette différence était imputable aux collines utilisées comme soubassement des différents édifices —, ils avancèrent les constructions occidentales jusqu'au centre de l'esplanade en obtenant, grâce à cela, depuis l'extrémité des collines jusqu'au point central, la même distance que celle dont ils disposaient du côté opposé, dans un rapport de masses qui se rapproche de la symétrie en dépit des différences, et qui constitue un extraordinaire effort plastique.

Les travaux de grande envergure ne furent certainement pas terminés à l'époque II, mais au cours d'une deuxième partie de l'époque III (dite Montealbán III B) et qu'on peut situer entre l'an 500 et 1.000 après Jésus-Christ. C'est cette époque qui vit la Cité achevée et telle qu'elle sort pour nous des fouilles. Ces derniers travaux ne consistèrent pas en simples embellissements, mais bien en transformations importantes par la superposition de corps de bâtiments nouveaux, souvent plus vastes que les anciens.

Et cependant l'on ne saurait dire que le Montealbán de nos jours est celui de l'époque III B. Ce que le touriste peut voir de la cité millénaire n'est plus qu'en partie ce qu'elle a été. Bien des éléments ont été perdus, ayant moins bien résisté que d'autres aux intempéries. Aujourd'hui, lorsque nous contemplons la grande ville morte, nous sommes saisis par un spectacle extraordinaire. L'ensemble, conçu à base de grandes lignes sévères et harmonieuses, offre une proportion de volumes à peu près unique. On devine le propos de l'architecte de s'en tenir



Détail de colonne.

uniquement à la répétition d'un même motif. Les variantes de ce motif, toujours ramenées au dessin original, ainsi que l'étude des espaces autour de la grande place, nous donnent une profonde impression de grandeur et de perfection. La recherche des effets de clair-obscur, par le jeu des creux et des reliefs, témoigne d'une science des formes dans l'espace rarement atteinte par l'architecture. La sérénité des soubassements — qui semblent exister depuis des temps immémoriaux, accrochés à la roche — proclame la hardiesse dynamique de l'art de Montealbán. De partout, la lumière, qu'on croirait fixée aux arêtes des ornements, se transforme lentement, et avec elle les ornements qu'elle anime, tandis que le ciel change de couleur et que le soleil poursuit sa course, sans jamais couper les fils qui l'unissent à la pierre éternellement solitaire. De plus, dépouillée de ses anciennes couleurs, la

ville se présente aujourd'hui à nous sous la patine des siècles. Or, ne l'oublions pas, ce n'est pas ainsi que la voyait l'ancien Zapotèque, celui qui construisit Montealbán selon ses goûts et les usages de son temps. Dans sa splendeur la cité offrait un aspect complètement différent. Chacun de ses monuments était stuqué et blanchi à la chaux, et son sommet sans doute peint de différentes couleurs. C'est sous cet éclat polychrome, conforme aux canons artistiques et consacré par le rite ancestral, que nous devons imaginer la ville, telle que le dernier groupe important l'a connue.

Tout est mystère pour nous ou presque, dans l'histoire de Montealbán. Quelle était la destination des temples de la cité tout entière ? L'édifice dit *Monticule J* fut-il vraiment un observatoire ? Quel était le sens religieux attaché au rituel jeu de pelote ? Nous en sommes réduits aux suppositions et, pour ce dernier point, en dépit des fouilles et des recherches, il ne nous est même pas possible de savoir quelles étaient les règles du jeu. Telles sont quelques-unes des énigmes que nous pose Montealbán.

Les environs de l'an 1000 de notre ère sont d'une très grande importance dans l'histoire ou la préhistoire de Montealbán. Car c'est probablement à cette époque que la Cité — en tant que telle — disparaît, sans que, là encore, nous puissions savoir quelles furent les causes de sa disparition. Aucun témoignage, en effet, aucun indice qui permette de déduire qu'elle eut à subir la conquête guerrière ou le pillage sans pitié de quelques bandes de malfaiteurs. Sans doute Montealbán fut-elle abandonnée tout simplement, alors que ses chefs et les principaux groupes de ses habitants l'avaient déjà désertée. On peut tirer une telle conclusion d'un fait, celui-ci certain : dès cette époque, les Zapotèques de Montealbán cessèrent de construire ou de modifier l'ancienne cité. Le déclin commença. Et tandis que dans la vallée d'Oaxaca surgissaient d'autres lieux destinés au culte, Montealbán ne fut plus qu'une nécropole, ne reçut plus que des morts. Les époques III A et III B constituent donc la dernière phase de son développement. L'architecture propre à l'époque suivante n'y est pas représentée; aucune construction monumentale n'y est entreprise. Et pour connaître ce que fut l'art zapotèque ultérieur, il nous faut désormais quitter Montealbán, descendre dans la vallée, à la recherche d'autres ruines.

LE JEUNE ANCÊTRE

par Pedro de ALBA

Ambassadeur du Mexique

O jeune ancêtre, écoute ma louange,
O seul héros à la hauteur de l'art !
RAMÓN LOPEZ VELARDE.

LÓPEZ VELARDE était bien plus créole que métis. C'est à peine si son métissage se révélait dans sa chevelure noire et lisse, dans sa peau brune ou la sombre mélancolie de sa pupille. Le regard dont il éclaira le visage de la *Douce Patrie* est un regard de métisse. Au fond de son tempérament on sentait sourdre l'émotion indigène.

Au Mexique, les trois règnes de la nature se présentent métissés d'indigénisme. Et peut-être, plus encore qu'indien, le mélange de sang de López Velarde était-il arabe. Dans le poète de la province mexicaine on découvre l'indigénisme spirituel que la majeure partie des Mexicains portent en eux, que leur teint soit blanc ou « blanchi ».

Lorsqu'il parle de Cuauhtémoc, il l'élève à sa catégorie esthétique et il l'admire dans sa grandeur humaine. On n'a jamais écrit en si peu de mots un chant plus éloquent et significatif que l'« Intermède » de la *Douce Patrie*. Placé entre le paysage et l'homme, il arrive à dire en quelques lignes ce qui, pour d'autres mains, eût exigé un long chapitre. Cuauhtémoc apparaît à la moitié du poème; il est le pivot d'équilibre entre la forme épique du passé, la réalité de la vie présente et l'incertitude du lendemain.

Chaque mot a son poids et sa mesure, chaque vers son intention profonde. Lorsqu'il dit « jeune ancêtre », il éclaire notre généalogie historique et les épisodes de la conquête se pressent à notre mémoire.

En ce midi du cruel été de 1921 — où nous déposâmes sa dépouille dans la terre de la vallée de México — on entendit la voix docte et prophétique d'Alfonso Cravioto. En des phrases lapidaires, brisées par l'émotion, il prit congé de López Velarde en se servant de ses propres paroles : le départ sans retour du « jeune ancêtre ». L'orateur devina alors que l'absent demeurerait, dans l'histoire des lettres, comme le jeune ancêtre des poètes mexicains.

La prophétie de Cravioto s'est accomplie : López Velarde oriente, de ses rayons, les générations nouvelles. L'émotion indigène de López Velarde ne se prodigue pas. Quelques chapitres de prose et de rares strophes de ses poèmes se rapportent au Mexique indien. Ce n'est pas l'étendue, mais la profondeur qui compte.

La thaumaturgie clairvoyante du poète insuffla la vie à la tragédie de Cuauhtémoc. Il ne sera plus possible désormais de donner une image fidèle de la patrie sans entendre la voix de l'indien; « le ténor qui, d'une basse, imite le chant guttural » s'est placé au centre de la scène pour allumer sa lampe votive.

Il faut signaler une influence indigène dans la frise de la *Douce Patrie*, celle du peintre Saturnino Herrán. López Velarde rendait visite, presque chaque jour, à Saturnino Herrán dans son fameux atelier de la rue de Mesones. Herrán était un cas surprenant d'abstraction imaginative et de dédoublement mental; il pouvait parler et presque discuter avec passion tout en peignant et



López Velarde, par Julio Prieto.

composant ses tableaux. Il fut l'un des premiers artistes mexicains qui donnèrent une valeur esthétique aux thèmes indigènes. Il peignait, à cette époque, « La légende des volcans », « L'offrande », « Le rebozo », avec une grande maîtrise et en pleine connaissance des traditions indigènes, et il commençait — lui aussi — une frise, « Nos dieux », qui ne fut malheureusement pas terminée. Cette frise comprenait deux ailes : dans l'une la procession catholique d'espagnols, clercs et nobles, haute croix, cierges, dais et encensoirs; dans l'autre la marche indigène compassée et le rite à la saveur païenne; corbeilles de fleurs sylvestres, urnes funéraires, danseurs à la beauté athlétique, viandes et fruits entre les mains des officiants et des donateurs. Les deux groupes convergent vers l'espace central où se tenait un Christ aux tons violacés et cadavériques, crucifié sur la pierre du culte indigène. La fusion catholique et païenne, l'amalgame du rite indigène et du cérémonial chrétien, la croix et la pierre des sacrifices étaient ainsi le thème de « Nos dieux ».

Il nous faut procéder avec méthode pour découvrir les influences souterraines dans les mobiles de nos actions. « Le Rétable » et la louange à Cuauhtémoc dans l'« Intermède » de la *Douce Patrie* sont nets et pieux; le catholicisme de López Velarde dit sa prière devant « le socle victorieux qui se dresse sur les cendres » des plantes païennes; sa sensibilité esthétique s'exalte devant le martyr, son esprit chrétien se révolte devant l'injustice. Ni terreurs ni récriminations exagérées; l'auteur nous invite à penser au stoïcisme de l'Indien en ces termes :

*Au rebours de César, la pourpre patricienne
Ne couvrit pas ton front au milieu du supplice;
Elle nous appartient, ta tête nue
Qui sert, dans l'hémisphère, de monnaie.*

Monnaie qui sort ardente du creuset et brûle la main de l'homme cupide qui oublie, pour César, le nom du Christ; médaille héraldique aux rayons purs et sobres, fondue dans le feu d'un douloureux voyage : profil du « jeune ancêtre » qui se découpe en lignes aiguës aux lueurs de l'incendie et projette son ombre sur la longue route de notre histoire.

LE LION ET LA VIERGE

(Fragments d'une étude de Xavier VILLAURRUTIA sur la poésie de LOPEZ VELARDE)

TROIS livres de vers et un livre de prose — qui comprend des pages poétiques d'un mérite certain — constituent l'œuvre de Ramón López Velarde. Mais la rare qualité de cette œuvre, l'intérêt qu'elle suscite et l'irrésistible attirance qu'elle exerce sur les esprits, font d'elle un cas singulier dans les lettres mexicaines. Si nous possédons des poètes au registre plus étendu et aux dons plus vigoureux, il n'en est aucun qui soit plus intime, plus mystérieux et caché que Ramón López Velarde. L'intimité de sa voix, son mystère clair-obscur et son profond secret ont retardé la diffusion de son œuvre.

Aux yeux de tous, la poésie de Ramón López Velarde s'inscrit dans un climat provincial, catholique, orthodoxe. La Bible et le Catéchisme sont indistinctement ses livres de chevet ; l'amour romantique son amour ; Fuensanta la seule aimée.

Mais ce sont là des traits généraux, les limites visibles de sa poésie, non ses traits les plus particuliers ni ses frontières les plus secrètes. Déjà dans son premier livre : *La sangre devota* (*Le sang croyant*), Ramón López Velarde trace, une fois pour toutes, l'apparente simplicité de son esprit et marque deux époques de sa vie intérieure en disant :

J'étais alors séminariste
sans odorat, sans Baudelaire, sans rime...

Et, cependant, ses imitateurs ont continué à vouloir déceler en lui le séminariste qui n'a pas découvert les secrets de la rime, les plaisirs des sens et le « frisson nouveau » de Baudelaire...

Dans une épigramme parfaite de lumière et de synthèse, un écrivain mexicain a concentré le drame de certains esprits en assurant de l'un d'eux qu'il n'avait jamais pu comprendre que deux vies formaient sa vie. En effet, que d'esprits arrivent à leur mort sans avoir écouté les voix contradictoires qui suscitent d'inconciliables dialogues en eux ! Combien d'autres s'efforcent, et parfois parviennent à étouffer, ou du moins à ne plus entendre l'une de ces voix pour obtenir une cohérence qui n'est autre chose que la mutilation de leur esprit !

Ramón López Velarde n'appartient pas à cette triste famille. Son drame ne fut ni celui de l'ignorance ni celui de la surdité spirituelle, mais de la lucidité. Très tôt, il s'en rendit compte : dans son monde intérieur, deux vies ennemies s'affrontaient. Elles s'affrontaient en une lutte incessante, en un conflit évident — et deux aspirations extrêmes l'attiraient, avec une force égale, hors de lui.

Avec une magnifique lucidité, il comprit que sa vie était deux... Extases et plaisirs l'appellent avec la même puissance. Son esprit et son corps vivront sous le signe de deux groupes d'étoiles contraires :

Tu me révèles la synthèse de mon propre zodiaque :
Le Lion et la Vierge.

Plaisir et douleur, opulence et misère de la chair, délices d'un paradis présent et tristesse d'un obligatoire exil sur la terre, en échange de la promesse d'un paradis sans plaisirs, voilà les poids qui font osciller sa balance.

Lorsque Ramón López Velarde veut donner une image de lui-même, lorsqu'il s'efforce d'extérioriser son drame intérieur, l'image qu'il trouve, c'est celle du pendule suspendu inlassablement entre ces deux mondes :

Je pends dans l'infinie
légèreté de l'éther, comme
un pâle fil de soie...

ou bien :

Je suis un harem et un hôpital
pendus l'un et l'autre à un rêve...

Et, en concrétisant encore plus, en objectivant de façon plus précise, il découvre son symbole lorsqu'il se compare, en un beau poème, au lustre auquel il suspend ses plaies comme des pendeloques.

Au moment baudelairien d'une religiosité qui ne se distingue déjà plus de la frénésie amoureuse, alors que nous le voyons s'éloigner, les mains et l'esprit vides, au retour d'une immersion dans l'océan de sa propre angoisse, je l'imagine, tel qu'il se décrit dans deux vers d'une tristesse incomparable, se balançant sur les abîmes qui s'ouvrent au dedans et au dehors de lui « avec la veuve oscillation du trapèze ».

Ce n'est pas par hasard que le nom de Baudelaire a surgi, en plus d'une occasion, lorsque nous avons étudié l'un des aspects les plus personnels de López Velarde. Lui-même a reconnu avoir été un autre depuis qu'il connut Baudelaire. Une telle connaissance était-elle exacte et lucide ? Ramón López Velarde lisait-il Baudelaire en français ? Le connut-il seulement à travers des traductions espagnoles : celle de Marquina, par exemple ? Ce n'est pas la forme que Ramón López Velarde emprunte à Baudelaire, c'est l'esprit du poète des *Fleurs du Mal* qui lui sert à découvrir la complexité de son propre esprit.

Il serait injuste et artificiel d'établir un parallèle entre les deux poètes, et il serait impossible de relever quelque imitation directe que ce soit ou de signaler une influence extérieure et précise. Entre la forme de l'un et de l'autre, il n'est rien moins... qu'un abîme. Pourtant, si un abîme sépare la forme et l'art de chacun, un autre abîme, celui qui s'ouvre dans leur esprit, fait de Baudelaire et de Ramón López Velarde deux membres d'une même famille, deux protagonistes d'un drame qui se répète à travers le temps, avec une cruelle et superbe angoisse.

L'agonie, le vide, l'effroi et la stérilité, qui sont les thèmes de Baudelaire, le sont également de notre poète. Et si la religiosité de López Velarde se résout en érotisme, en suivant un chemin inverse mais non moins dramatique, l'érotisme de Baudelaire se change, en dernière analyse, en prière :

Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage
de contempler mon corps et mon cœur sans dégoût...

Dans la poésie mexicaine, l'œuvre de Ramón López Velarde est, jusqu'à présent, la plus intense, la plus courageuse tentative qui ait été faite pour révéler l'âme cachée d'un homme ; pour faire monter à la surface ses angoisses les plus profondes et les plus insaisissables ; pour exprimer les tourments les plus vifs et les inquiétudes les plus secrètes de l'esprit devant les appels de l'érotisme, de la religiosité et de la mort.

DOUCE PATRIE

— Fragments —

Prologue

MOI qui n'ai chanté que l'exquise
Musique de mon intimité,
J'élèverai ma voix au milieu du forum
Comme un ténor qui, d'une basse,
Imite le chant guttural,
Pour dérober un rameau à l'épopée.

*Et je naviguerai sur les flots politiques
Avec des rames sans lourdeur,
Qui sont comme les bras du courrier chouan
Ramant sur la Manche avec ses deux fusils.*

*Je dirai donc d'une sourdine épique :
Pureté du diamant, telle est ma patrie.*

*Douce patrie : permets que je t'enveloppe
Dans la profonde musique des bois
Qui, toute ma vie, m'a pétri
Aux coups cadencés de ses haches,
Parmi les cris et les rires des filles
Et des oiseaux faisant métier de charpentier.*

Premier acte

*T*A surface, ô Patrie, c'est le maïs
Tes mines, le palais du roi d'Ors (1)
Et ton ciel, les glissades des hérons
Et l'éclair vert des perroquets.

*L'Enfant Divin t'accorda une étable
Et le diable, les sources du pétrole.*

*Chaque heure vole sur ta capitale
Peinte, les yeux cernés, dans un landau ;
Dans tes provinces, du clocher qui veille
Cerclé de pigeons queue-de-paon,
Comme des sous cuivrés, tombent les coups de cloche.*

*Patrie : ton territoire mutilé
S'habille de percale et de verroterie.
Douce Patrie : ta maison toutefois
Est si grande que le train passe sur la voie
Comme un jouet d'étrennes.*

(1) Allusion au jeu de cartes espagnol où des séries d'ors, d'épées, de bâtons et de coupes remplacent les séries de trèfles, de cœurs, de piques et de carreaux. (N. du T.)

Et dans le brouhaha des gares,
Avec ton regard de métis,
Tu verses l'immensité dans nos cœurs.

Qui, dans la nuit où s'épouvante la grenouille,
N'a regardé au bras de son aimée,
Avant de connaître le vice,
Les brillantes fusées des beaux feux d'artifice ?

Douce Patrie : dans ton festin torride,
Des couleurs du dauphin tu t'es parée ;
A tes blancs cheveux se marie
Ton âme, équilibriste ailée ;
A tes tresses couleur tabac
Ma fougueuse lignée des danseurs de « jarabe » (1)
Sait offrir l'hydromel.

Ta boue sonne comme l'argent ; et dans ton poing
Sa criante misère est une pauvre épargne ;
Au petit jour, sur tes vieilles contrées,
Dans les rues comme des miroirs, se coule
La sainte odeur de la boulangerie.

A nos berceaux, tu nous offres des chants
Et puis un paradis de confitures,
Et plus tard tu te donnes tout entière
Douce Patrie : crédences et volières.

Aux malheureux, aux heureux, tu dis : oui
Afin qu'en ta langue d'amour, ils sentent
La saveur piquante du sésame.

Ah ! ton beau ciel nuptial dont le tonnerre
Nous comble de délices frénétiques !

Tonnerre de nos nuages qui nous remplit
De folie ; qui affole la montagne
Qui vient troubler la femme et guérir le dément,
Et soulever les morts, quêter le viatique,
Tu abats enfin les chantiers de Dieu
Au-dessus de nos terres labourées !

Tonnerre de l'orage, dans tes plaintes
J'entends craquer deux à deux les squelettes.
J'entends ce qui fut, et ce que sera
L'heure présente, au ventre d'ogre.
J'entends dans le bond de tes va-et-vient,
O Tonnerre, la roulette de mon destin !

Ramón LOPEZ VELARDE.

(1) *Jarabe* : danse traditionnelle de caractère populaire. (N. du T.).

Traduction de Mme Emilie Carner-Noulet. (De l'« Anthologie de la Poésie Ibéro-Américaine » — Choix, Introduction et Notes de M. Federico de Onís — Collection Unesco d'Œuvres Représentatives, Editions Nagel, Paris, 1956.)



La lumière est une véritable source de vie.

LE PAYSAGE MEXICAIN

Dessins et texte de Robert BLOCK

Pour apprécier un paysage il ne s'agit pas seulement de le voir mais il faut le regarder, car « regarder » n'est pas une impression rapide et superficielle, mais cela implique un effort conscient ou inconscient d'analyse.

Regarder un paysage c'est l'examiner sous tous ses aspects avec intérêt et y trouver une sorte de délectation, c'est en disséquer les éléments qui le composent, autant dans son ensemble que dans ses détails : nature, choses, gens, lumière, ciel, couleurs...

Je vais donc essayer ici de décrire ce que j'ai ressenti devant les multiples aspects de ce pays extraordinaire qu'est le Mexique.

Le paysage mexicain est, avant tout, à mon avis, plus graphique que pic-

tural, il est plus dessiné que peint ; il est vrai qu'étant moi-même plutôt dessinateur que peintre on me reprochera sans doute une certaine déformation professionnelle. Je crois pourtant ne pas me tromper en disant que les formes dominent ici la couleur.

Si vous regardez la nature qui se présente à nos yeux quand vous roulez en automobile, par exemple, vous vous rendrez compte que le contour du paysage mexicain est généralement délimité d'une façon très nette ; ses formes sont écrites comme une belle calligraphie, les plans se superposent ou se succèdent d'une façon claire et précise. Les montagnes qui en limitent à peu près tous les horizons sont comme de grands écrans qui, domi-

nés souvent par le sommet pointu de quelque volcan, se silhouettent en ondulations immobiles que l'on peut suivre facilement du regard et que l'on pourrait tracer comme une belle épure. Les perspectives se tracent d'ailleurs d'elles-mêmes, simplement et sans mystère.

En dehors des zones tropicales, la couleur — quoiqu'on en pense généralement — est peu éclatante, ce sont des aplats en camaïeux, allant du jaune clair au brun foncé et embrassant la terre, les rochers et les broussailles, tandis que les arbres et la végétation en général sont d'un vert sourd sauf en certains endroits où l'eau est assez abondante et où les verts deviennent étincelants et frais. Ce sont des oasis où de modestes ruis-

seaux et des canaux, dont la surface caressée par le vent scintille au soleil ainsi que de vastes réservoirs naturels d'eau de pluie, formant des foyers lumineux, sorte de miroirs enchantés, ajoutent aux paysages des taches de clarté inattendue.

A certaines heures pourtant, au crépuscule en particulier, les fonds se parent de couleurs vives : bleu, rose, rouge, violet, créant une symphonie d'une richesse éblouissante qui couvre de ses reflets les terres, les arbres, les rochers. Mais ces moments sont éphémères au Mexique; en quelques minutes le paysage s'enveloppe de ses parures nocturnes d'un bleu sombre et transparent, se découpant sur l'incendie du ciel jusqu'à ce que l'incendie s'éteigne dans la nuit — les étoiles commencent alors à briller.

Mais souvent aux heures de grande lumière, quand le soleil frappe en plein, une légère brume s'élève comme un voile sur le ciel, tamisant sa clarté. Les fonds de montagnes aux mouvements arrondis et sans heurts, les valonnements et les routes s'estompent ainsi

que les arbres, les maisons, les églises, dans une douceur immatérielle et féerique et paraissent, par moment, suspendus dans l'espace.

Magie de la lumière !

Ah ! cette lumière du Mexique qui fait vibrer la nature la plus désertique ! Elle nimbe toutes les choses en accusant leurs formes en ombres ou en clartés, elle fait briller jusqu'aux moindres brindilles d'herbe comme des luminions, elle fait courir le long des arbres et des branches de voluptueuses traînées d'or, elle donne aux feuilles une sorte de frémissement étincelant.

Quel ravissement aussi que ce halo d'or transparent enveloppant les hommes et les bêtes qui soulèvent en marchant la poussière du sol, que cette lumière qui crée des ombres si curieuses, ces filigranes si étranges, qui caresse silencieusement la terre, dessine les champs labourés, fait ressortir les moindres infractuosités du sol, les maisons et les choses !

Les ombres de ce pays ont des formes et des couleurs qui lui sont vraiment propres, car si les ombres dans

la nature en France ont des couleurs légères et transparentes, celles du Mexique sont denses à cause de son soleil implacable.

La lumière est ici, d'une façon particulière, une véritable source de vie, elle donne au paysage le plus hostile un relief inoubliable.

Le paysage mexicain est fait de contrastes que le soleil ou la tempête accentuent, car les orages y sont grandioses ; toute la nature — qui prend un caractère tragique — en est transformée.

Oui, certes, il y a des paysages se-reins, de verdure et de paix, avec des arbres aux feuillages légers, aux formes gracieuses, avec de doux valonnements, des villages paisibles, que la vie y semble douce et heureuse !

Mais il y a aussi les paysages où rien n'existe que la terre brûlée et les pierres : morceaux de rochers amoncelés par quelque force mystérieuse, vastes étendues aux longs sillons bordés de quelques squelettes d'arbres séchés ou revêtus de feuilles tranchantes affilées comme des poignards, le-



Des régions tropicales aux arbres étranges.

Impressionnantes coulées de lave couleur de plomb. —————>





Les montagnes qui en limitent à peu près tous les horizons sont comme de grands écrans.

vant vers le ciel des bras menaçants et des têtes hirsutes — rien d'autre dans cette âpreté et cette désolation sous le soleil impitoyable — et c'est cette pauvreté même qui rend plus émouvant le drame de la sécheresse.

Dans d'autres lieux il y a aussi des forêts profondes aux immenses pins rigides et droits, aux troncs rugueux, véritables géants qui paraissent braver le soleil et défendre la fraîcheur de leurs ombres bleutées.

Et puis, d'ailleurs, dans les endroits les plus inattendus, n'importe où, sans raison déterminée, apparaissent quelques plants de maïs de hauteurs inégales sur des terres ou des rochers très pauvres, mais se tenant très droits, leurs têtes couronnées d'une aigrette émergeant d'un étui de feuilles allongées qui se décolent ensuite en mûrissant, pour se courber et se plier vers le sol — qui souvent est jonché de débris secs et brillants — ce sont les « maïsales » malheureux, sans eau, sans soin, vivant à la grâce de Dieu... Mais il y a aussi les énormes champs de maïs parfaitement cultivés formant à perte de vue d'immenses masses vertes, puis dorées, qui constituent une des cultures les plus abondantes et les plus nobles du pays.

De temps en temps aussi des vallons gracieux se succèdent les uns aux autres couverts de dessins géométriques

parfaitement tracés en damiers par des « magueyes » vert foncé alignés comme des soldats de plomb.

Car le paysage mexicain a mille et un visages — je ne vous ai parlé ni des régions tropicales aux arbres étranges, à la végétation luxuriante, avec des fleurs de couleurs éclatantes et extraordinaires, d'une richesse ahurissante; ni des immenses vallées contourant les montagnes dont on aperçoit les profondeurs vertigineuses bleu ou vert tendre, couvertes de champs et de villages, sillonnées de chemins; ni des lacs romantiques pleins de poésie avec les adorables petits villages qui se reflètent dans leurs eaux tranquilles; ni des grandes plaines d'où surgit inopinément une montagne pelée qui s'étire comme un immense animal antédiluvien qui serait au repos en se chauffant au soleil; ni les interminables caravanes de cactus hérissés et terribles qui, comme des envahisseurs maléfiques et cruels se ruent sur tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage; ni des impressionnantes coulées de lave couleur de plomb comme un immense océan immobile et mort.

Enfin, je ne vous ai pas parlé non plus des arbres somptueux et magnifiques, véritables parasols géants qui peuvent abriter sous leur ombre tant de bêtes et de gens et ces arbres cu-

rieux envahis par des lianes qui s'enroulent à leurs branches, parasites diaboliques comme de longs haricots géants d'où éclatent des fleurs oranges, brillantes comme des étoiles; et puis aussi ces arbres tristes, d'un vert gris, qui dans certaines plaines, marchant en file indienne, l'air désespéré, paraissent s'en aller vers une direction inconnue.

Il y a aussi les hautes murailles des « organos » géants aux branches incrustées d'épines et puis enfin ces « nopales » avec leurs petits palets ovales posés en équilibre les uns sur les autres, ornés de piquants qui brillent au soleil, ces « nopales » si caractéristiques que l'on rencontre partout dans tous les paysages mexicains et qui avec l'aigle et le serpent forment l'emblème de ce grand pays.

Je n'ai pas mentionné non plus les bords de mer avec leurs eaux intensément bleues, grises ou irisées, leurs vagues immenses, leurs rochers, leurs palmiers et leurs plages de sable fin, ni des villes, ni des villages avec leurs places plantées d'arbres, leurs kiosques à musique, leurs bancs de ciment ou de fonte, leurs églises roses et baroques avec leurs coupôles vernissées, etc. Il faudrait écrire un livre pour cela et je ne puis dans cette courte synthèse vous parler de toutes ces choses étonnantes.

Je ne peux évidemment pas passer sous silence les ciels du Mexique, car on ne saurait rester insensible devant eux — ces ciels extraordinaires, tantôt limpides et clairs, tantôt couverts de nuages légers comme des plumes ou lourds et majestueux comme des cathédrales et qui paraissent parfois défier les montagnes et les absorber en partie, laissant souvent traverser les rayons d'or du soleil qui s'irradient sur toute la nature dans une apothéose grandiose et magnifique comme un signe de paix.

Pourtant ce qu'il y a de plus frappant dans le paysage mexicain, c'est

la noble grandeur de ces vastes horizons, l'échelle immense de ses grands espaces par rapport à l'homme. C'est, à mon avis, ce qu'il y a de plus surprenant pour nos yeux habitués aux paysages de France ou d'Europe aux horizons plus fermés, car au Mexique plus qu'ailleurs les perspectives se prolongent à l'infini jusqu'à se mêler au ciel. Si vous embrassez du regard ces énormes étendues où paissent des bœufs, des chevaux, des ânes, des moutons, où les paysans à peau brune, habillés de blanc, labourent ou sèment leurs champs avec des gestes de danseurs, où des cavaliers chevauchent

leurs montures, où des hommes portant sur leur tête des fardeaux volumineux et lourds sont courbés sous leur poids et des femmes marchant à petits pas rapides avec leur enfant sur le dos s'avamment soutenu par leur « rebozo », où les villages d'« adobe » ou de « tejamanil » s'étendent dans le fond des vallées ou s'accrochent aux flancs des coteaux — vous serez saisis de voir combien ces gens et ces choses semblent perdus dans ces espaces immenses.

Le paysage mexicain n'est pas à l'échelle de l'homme tant il le dépasse et le submerge !



Des lacs romantiques pleins de poésie.

Faits, Œuvres, Personnes

LE VI^e RAPPORT ANNUEL DE M. ADOLFO RUIZ CORTINES

Président des États-Unis du Mexique

Le 1^{er} septembre 1958, M. Ruiz Cortines, Président des États-Unis du Mexique, a lu devant le Congrès Fédéral son Sixième Rapport de Gouvernement, dont le texte complet est donné en supplément à ce numéro.

Nous groupons ci-après des extraits de l'exorde de ce document, ainsi que de sa péroraison.

TOUT d'abord, j'exprime ma gratitude émue au peuple mexicain pour le constant, l'enthousiaste et le ferme concours qu'il a apporté au Gouvernement, dans les tâches ardues et chaque jour plus complexes que réclame l'incessant progrès du Mexique.

Six ans d'efforts multiples du peuple mexicain en collaboration étroite et sincère avec son Gouvernement. J'ai dit le peuple et non pas l'Administration, car c'est bien le peuple qui a obtenu les résultats profitables à la Nation. En effet, que pourrait faire celle-là sans la compréhension, la confiance active, émouvante, de la collectivité ?

Dans mes autres rapports, j'avais fait connaître dans les détails toutes les activités gouvernementales. Je me suis écarté aujourd'hui de cette méthode, dans le but de mettre l'accent sur les faits les plus importants et de réduire les dimensions de ce document, en vous invitant à vous reporter, pour plus ample informé, aux mémoires des Services respectifs. Je tenterai de compléter la description de ce qui a été réalisé au cours de l'exercice administratif clos hier, par un examen sommaire de ce qu'il nous a été donné d'exécuter au cours de l'actuel sexennat.

J'espère que le pays pourra trouver, à chaque chapitre du présent Rapport, un abrégé de ce que les Mexicains ont réalisé au cours de la période partant du 1^{er} décembre 1952, ainsi qu'une notion suffisamment claire de ce qu'il reste encore à exécuter.

Grâce à ces bilans périodiques, qui donnent par-dessus tout une idée de l'ampleur de l'effort collectif, nos compatriotes acquièrent une plus nette conscience de la voie dans laquelle ils avancent. Pour notre part, cette route n'a pas toujours été d'un accès facile. Néanmoins, nous foulons maintenant un terrain plus ferme, plein de promesses. La Nation s'est relevée, jour après jour, par son travail persévérant. Travail et persévérance sont les garanties les plus effectives de l'existence humaine face à son propre destin et face au destin commun.

Au cours de ce sexennat, nous avons eu la chance de commémorer d'une manière splendide le Centenaire de la Constitution Politique de 1857 et d'exalter le sens profondément humaniste de la Pensée Libérale Mexicaine, ainsi que de célébrer le quarantième anniversaire de la Constitution de 1917, qui nous régit et qui a transformé la structure juridique, sociale, politique et économique, nous permettant de jouir des libertés les plus pures et



M. le Président Ruiz Cortines.

de poursuivre notre marche ascendante vers la réalisation de nos buts nationaux.

Rendre seulement hommage à tant d'héroïsme et de gloires de notre passé et ne pas affronter avec courage les problèmes de l'actualité, ni accroître notre foi vigoureuse dans l'avenir, serait un peu comme instaurer un conformisme stérile, incompatible avec la volonté inébranlable des Mexicains, décidés à atteindre leur plus grand bien-être en surmontant les obstacles, en aplanissant les difficultés et en préparant l'avenir. Or, bien que cela paraisse hyperbolique, préparer l'avenir c'est, en quelque sorte, commencer à le faire. Ce qui est nécessaire, nous devons le rendre possible et le réaliser inlassablement et intégralement.

Nous devons conquérir graduellement cet objectif supérieur — le développement du Mexique et le bien-être de chacun des Mexicains —, sans copier nul modèle étranger. En avance sur d'autres pays dans la recherche de l'abolition de méthodes inhumaines et antisociales, le Mexique a établi une formule de coexistence qui renforce l'unité nationale et consolide les institutions démocratiques, met l'action de l'Etat en harmonie avec les libertés humaines, équilibre les facteurs de la production et concilie le progrès économique et la justice sociale. Notre Révolution de 1910 a été la première de ce siècle à apporter les transformations politiques, sociales et économiques que nous avons converties, en 1917, en une Grande Charte qui nous trace la voie à suivre par le Mexique.

L'année en cours a été, pour les Mexicains, une année

de confirmation et de définition : de confirmation, parce que les valeurs que nous exaltons en 1957, en rendant hommage aux éminents législateurs de 1857 et de 1917, ont continué d'orienter notre pensée et de guider notre conduite; de définition, parce que ce fut une année d'élections du Pouvoir Législatif et du Pouvoir Exécutif. L'ardeur exemplaire qui a présidé à la campagne électorale, la conscience nettement démocratique avec laquelle nos concitoyens se sont rendus aux urnes en plus grand nombre que jamais, ainsi que la capacité politique démontrée par la femme mexicaine en tant qu'électrice, sont des faits encourageants. Le pays a choisi une fois de plus la liberté. Et il a opté pour la liberté parce qu'il en était pleinement convaincu. Une fois encore, l'opinion nationale a renouvelé sa foi dans les idéaux et dans les principes consacrés par la Constitution de 1917. Exercé dans le cadre du respect de nos lois, le vote est venu les renforcer dans leur essence.

En raison de leur portée particulièrement symbolique, il me faut souligner cette heureuse coïncidence de deux forces humaines qui se complètent : la rénovation et la continuité. Le Pouvoir Exécutif, dont le mandat prendra fin le trente novembre prochain, expose, dans ce rapport, la situation dans laquelle se trouve l'Administration Publique aux membres d'un Pouvoir Législatif qui assume les responsabilités dont l'a chargé le peuple souverain. Dans d'autres pays, en d'autres temps, de semblables confrontations — entre un passé récent et l'avenir proche — pouvaient entraîner de longues controverses et, parfois, des schismes profonds. Chez nous, grâce à la confiance accordée par le peuple à l'œuvre des Gouvernements issus de la Révolution, le dialogue s'établit aussitôt et en toute cordialité. Les générations politiques se succèdent, mais notre Mexique, notre Patrie, poursuit son ascension par l'effort conjoint des Mexicains.

Le Mexique progresse. Et, quand je dis le Mexique, je ne pense pas seulement à l'expression géographique ou à la formation historique que constitue notre pays. Je pense à la volonté de justice, d'indépendance et de liberté, qui est la conquête la plus appréciable de notre histoire, dans le cadre de cette expression géographique.

Les élections du 6 juillet dernier ont prouvé que, parallèlement aux progrès accomplis dans les divers aspects de la vie collective, le Mexique est en train d'acquiescer une plus grande maturité politique. Le Gouvernement dont je suis responsable a mis tout son effort à veiller à ce que les élections fussent l'expression de la volonté du peuple du Mexique. Avec une pleine conscience de ses droits et de ses responsabilités, le citoyen a bénéficié, sans aucune atteinte, de la liberté de suffrage que consacre notre Loi Fondamentale. La femme a exercé ses droits civiques avec un grand sens de responsabilité et avec enthousiasme. Le peuple a renouvelé son adhésion à la cause de la liberté et du progrès, pour laquelle il a lutté inlassablement depuis l'aube de son indépendance; et notre démocratie s'est renforcée par l'exercice effectif de la démocratie.

La jeunesse, cet âge plein de promesses qui renouvra la trajectoire sociale, culturelle, politique et économique du Mexique et qui devra se préparer avec soin, car elle sera légataire et responsable du devenir de la Nation Mexicaine, est et doit être un facteur très important du progrès national. Je suis certain que cette jeunesse de laquelle nous attendons tant, saura par son idéalisme vigoureux, et surtout par son inspiration patriotique, continuer dans la voie de ses devoirs, sans se laisser égarer par des appels et des incitations à la perturbation. Je fais appel pour cela à l'action conjuguée du Gouvernement, des pères de famille, des instituteurs et de tous ceux qui ont le devoir inéluctable de conduire la jeunesse et de contrecarrer les influences néfastes. Nous croyons fermement qu'il en sera ainsi, car, je le dis une fois encore, les jeunes sont notre meilleure promesse d'avenir.

Le principe de la non-réélection étant définitivement

incorporé à la conscience publique, le renforcement des institutions républicaines qui s'ensuit — loin de diminuer l'unité d'action politique et sociale — contribue à rénover la vitalité de la Révolution Mexicaine et aide à transformer les méthodes et les procédés, en les mettant davantage en harmonie avec les circonstances de chaque époque. En faisant allusion une fois de plus à la Révolution Mexicaine, je n'évoque pas seulement l'étape de lutte, ni les actes héroïques que le peuple dut réaliser pour imposer sa décision de faire du Mexique une Patrie nouvelle. Je me réfère surtout à la permanence de son programme, qui inspire les lois dans tout le territoire national, car, tant que subsistera l'injustice, cause première de l'inquiétude des esprits, la Révolution Mexicaine n'aura pas atteint tous ses buts. Combattre toutes les catégories d'injustice, c'est une autre mission que nous avons à remplir, nous tous, qui avons de l'influence sur la marche de la Nation.

L'existence et le perfectionnement des partis politiques, essentiellement démocratiques, hâtera le progrès social, politique et économique du Mexique, dans les normes que le Mexique a su se donner et qui nous ont conduits à un équilibre fécond de liberté et de stabilité. La disparition ou l'affaiblissement des autres partis, différents de celui qui groupe les grands secteurs de la collectivité mexicaine dans un esprit révolutionnaire mexicain, n'aurait pour résultat que d'amenuiser la force des principes démocratiques, héritage de nos mouvements sociaux les plus importants. L'unité de la Révolution est unité nationale.

Nous sommes arrivés à la fin d'un régime que le suffrage des citoyens a mis sous notre responsabilité, et il est juste de déclarer que, dans les décisions de la plus haute importance pour la vie nationale et même dans les tâches moins grandes, nous n'avons jamais perdu de vue ce but fondamental : accélérer le processus historique qui doit faire atteindre au peuple les plus hauts niveaux d'harmonie, de labeur et d'union.

Si le Mexique a pu franchir les étapes de son progrès avec confiance et assurance, c'est parce qu'il lui a été possible de faire prévaloir, dans la famille mexicaine, un profond esprit de paix et de travail. L'inébranlable décision de tous les Mexicains de maintenir l'équilibre social à tout prix a été indéniablement la source la plus salutaire de nos réalisations intérieures, de nos rapports avec le monde, de notre pacte avec l'histoire.

Les résultats de notre gestion de Gouvernement constituent l'œuvre que réalisèrent des hommes, des femmes et des institutions mexicaines, auxquels j'exprime ma profonde reconnaissance pour leur fidélité, leur empressement et leur dévouement illimité à la vocation du Mexique. Ensemble, nous avons travaillé, en étroit contact avec ce peuple admirable, n'ayant que deux objectifs constants : faire honneur à la Révolution et servir la Patrie.

M. Federico Ortiz Armengol, député, Président du Congrès, a répondu à M. Ruiz Cortines. Il a déclaré notamment :

Les rapports de respect et d'aide que le Gouvernement Fédéral a entretenus avec les Gouvernements des Etats nous prouvent la valeur du système fédéral vis-à-vis de la Nation, parce qu'étant la base constitutionnelle de notre structure politique. Ce respect est l'une des causes déterminantes de la confiance publique qui, à l'occasion des élections pour les Pouvoirs Fédéraux, a poussé vers les urnes dix millions quatre cent quarante-trois mille quatre cent soixante-quinze citoyens parmi lesquels quatre millions six cent quatre-vingt-quatorze mille neuf cent quatre-vingt-trois femmes.

La maturité civique de notre Peuple a déjà élu celui auquel elle accorde sa confiance, afin d'en faire le guide des destins publics au cours du prochain sexennat; les Mexicains ont voté parce qu'ils croient dans les Institutions Gouvernementales et aussi pour élire celui qui est le symbole de leurs aspirations.

M. ADOLFO LÓPEZ MATEOS

Président élu des États-Unis du Mexique

LE 1^{er} décembre 1958 aura lieu à Mexico la transmission des pouvoirs, à l'expiration de la période constitutionnelle du gouvernement de l'actuel Président de la République, M. Adolfo Ruiz Cortines.

Depuis un quart de siècle, les personnalités suivantes se sont succédé à la Présidence de la République du Mexique : M. M. Lázaro Cárdenas (1934-1940), Manuel Avila Camacho (1940-1946), Miguel Alemán (1946-1952), Adolfo Ruiz Cortines (1952-1958).

La dernière élection a eu lieu le 6 juillet 1958. M. López Mateos, candidat du Parti Révolutionnaire Institutionnel, a obtenu 6.769.754 voix et a été proclamé par le Congrès, le 10 septembre 1958, Président élu des États-Unis du Mexique pour le sexennat 1958-1964.

Né le 26 mai 1910 à Atizapán de Zaragoza (État de Mexico), M. López Mateos a fait ses premières études au Collège français de Mexico, puis il a préparé son baccalauréat à l'Institut Scientifique et Littéraire de Toluca — capitale de l'État de Mexico — ainsi qu'aux cours du soir de l'École Préparatoire de la ville de Mexico. Il est licencié en droit de la Faculté de la capitale, depuis 1934, et exerce la profession d'avocat. Il a épousé en 1937 Mlle Eva Sámano.

Après avoir été Chef de Cabinet du Gouverneur de l'État de Mexico il occupa les mêmes fonctions, en 1929, auprès du Président du Parti National Révolutionnaire. M. López Mateos a tenu, en outre, les postes suivants : Procureur de la République à Toluca; Président de la Commission des Publications du Ministère de l'Éducation Publique; Secrétaire Général du Comité Régional (District Fédéral) du Parti de la Révolution mexicaine; Sous-Directeur du Département des Beaux-Arts; Contrôleur du *Banco Nacional Obrero de Fomento* près l'Imprimerie Nationale; représentant des municipalités de la République à la Commission Nationale des Impôts communaux; Membre de la Délégation du Mexique à la Conférence des Ministres des Affaires étrangères qui s'est tenue à Washington en mars 1951, et Chef de la Délégation Mexicaine au Conseil économique et social des Nations Unies, qui s'est réuni à Genève en 1951.

Il a été bibliothécaire de l'Institut Scientifique et Littéraire de Toluca, professeur de littérature ibéro-américaine et d'histoire universelle, puis directeur de cet Institut. C'est l'un des fondateurs de l'École Nationale d'Économie de l'Université de Mexico.

Sénateur de la République (en 1946), M. López Mateos remplissait, en 1952, les fonctions de Secrétaire Général du Parti Révolutionnaire Institutionnel et il a représenté ce Parti à la Commission électorale Fédérale. Il a présidé le Comité du Plan de gouvernement de M. Adolfo Ruiz Cortines, alors que celui-ci était candidat à la Présidence de la République (novembre 1951-juillet 1952). Le 1^{er} décembre 1952, M. López Mateos était nommé Ministre du Travail et de la Prévoyance sociale, poste dont il s'est démis pour accepter d'être candidat à la Présidence de la République.

Nous reproduisons ci-après quelques extraits du programme de M. López Mateos, tel qu'il l'a exposé dans le discours prononcé à Mexico le 17 novembre 1957, par lequel il accepta de se présenter aux élections présidentielles comme candidat du Parti Révolutionnaire Institutionnel.

« Le Mexique réaffirme les principes essentiels qui lui ont été transmis par l'histoire. Parmi eux, celui de liberté a le plus de prix. L'Indépendance, la Réforme, la Révolu-



M. López Mateos, le Président élu.

tion sont des perspectives distinctes d'une même structure nationale : liberté humaine, liberté politique et liberté économique, et constituent la plus haute aspiration des Mexicains.

« Au cours de son existence, le Mexique a précisé ses buts, des buts qui reconnaissent l'homme comme valeur suprême de l'Histoire, la famille comme entité indestructible de la société et la Patrie comme foyer commun, trésor des idéaux et des traditions qui la font respecter dans la communauté internationale. Notre pays ne renoncera jamais à son droit à l'auto-détermination, car il a beaucoup lutté contre les survivances de son passé colonial, contre les dictatures intérieures et contre les incompréhensions de l'étranger, afin de parvenir à un régime de droit et de dignité humaine.

« L'apport de la Révolution à notre vieille conception de la liberté réside dans le fait que, pour jouir pleinement de ses bienfaits les hommes doivent avoir un niveau de vie qui fasse d'eux des êtres civilisés en tant qu'individus, un ensemble puissant, sain et laborieux en tant que peuple, et, en tant que Nation, une collectivité, pacifique à l'intérieur, souveraine et cordiale à l'extérieur avec les autres peuples de la terre.

« Le relèvement du niveau de vie de la plupart des Mexicains constitue l'objectif capital de la Révolution et notre but immuable. Pour l'atteindre nous avons adopté les procédés qui y mènent; procédés qui peuvent changer et s'épuiser au cours d'une action à long terme. Le programme de la Révolution demeure et il sera de plus en plus impératif tant que le déséquilibre entre les membres de la société présentera les contrastes que nous n'avons pu alléger parmi les groupes ne possédant que leur propre vie et ceux qui jouissent déjà des effets bienfaisants du développement économique grâce auquel ils ont obtenu l'abondance et même parfois des privilèges.

« La paix extérieure ne peut être assurée que si chaque pays sait qu'il doit respecter son voisin et réclame un égal respect pour son existence, sans que nul n'intervienne dans ses affaires intérieures ou manifeste à son égard des signes d'agressivité ou de menace.

« A l'heure actuelle, le but fondamental de notre économie est l'industrialisation : celle-ci crée un meilleur niveau de vie et une façon d'envisager nos problèmes qui se reflète sur le panorama national. Industrialisation ne veut pas dire prolifération d'usines sans orientation déterminée, mais l'emploi pertinent de nos ressources afin d'arriver à une production répondant aux besoins de notre population en constant accroissement. Agriculture, artisanat, manufacture, production de services et distribution, tous les aspects de l'économie nationale doivent être canalisés et réglementés en vue de la satisfaction de nos besoins, de l'amélioration des conditions de travail, du relèvement de tous les niveaux de vie qui doivent permettre à de plus larges secteurs du pays de devenir consommateurs et producteurs, des citoyens, enfin, capables de jouir de bienfaits de la culture, de la santé physique et de loisirs sains. La norme selon laquelle nous devons poursuivre la croisade nationale du progrès sera donc l'équilibre méticuleux entre les divers facteurs de la production, car, dans l'ensemble de la vie sociale et économique, aucun aspect ne saurait prendre le dessus ou être capricieusement subordonné aux autres. Nous devons rechercher en particulier — et maintenir — l'équilibre entre l'agriculture et l'industrie.

« Afin d'améliorer en quantité et en qualité la consommation des paysans, des ouvriers et, en général, des classes laborieuses qui constituent la base de notre population, il est indispensable de poursuivre notre évolution économique sans chercher à obtenir des effets hâtifs et spectaculaires, parfois passagers, en orientant les forces productives dans la voie d'un processus soutenu qui représente un pas en avant bien assuré.

« Grâce à l'équipement agricole et à l'industrialisation, nous parviendrons à un relèvement effectif qui contribuera à absorber la main-d'œuvre émigrant actuellement de certaines régions surpeuplées du Mexique pour aller travailler à l'étranger. Une industrie adaptée à nos besoins réclame un renforcement et un développement du pouvoir d'achat des masses permettant de produire à un rythme plus rapide. De son côté, l'agriculture ne saurait prendre un essor satisfaisant si elle ne pouvait s'appuyer sur une production industrielle capable de lui fournir l'outillage, le matériel agricole, les engrais ainsi que tous les autres éléments requis pour sa modernisation.

« Il est nécessaire de coordonner les initiatives, privée et publique, pour que celles-ci évoluent harmonieusement dans leur propre domaine. L'Etat doit prodiguer ses encouragements pour inciter les entreprises privées à multiplier leurs efforts dans le cadre des intérêts de la collectivité, en évitant et en réprimant toute forme d'accaparement ou de monopole. Il convient de maintenir le système prépondérant de libre entreprise et de liberté des échanges, conforme à la structure économique de notre pays, qui nous a permis un grand essor au cours de notre évolution. L'emploi des ressources financières du Mexique provenant de l'épargne interne, dans des travaux d'intérêt public et de production nationale ainsi que leur investissement productif dans le secteur privé, devront tendre à couvrir nos besoins, en stimulant la capitalisation et, subsidiairement, quand les effets en seront productifs, nous ferons appel à des ressources provenant de l'étranger.

« A l'heure actuelle, le développement économique ne saurait être naturel ni spontané ; l'Etat doit jouer un rôle d'encouragement très significatif par sa politique d'orientation ; non pas pour se substituer à l'initiative

privée, mais pour créer des conditions favorisant les activités productives. L'essor économique pourra être canalisé grâce à un plan adéquat de travaux d'intérêt public, de mesures pertinentes de caractère fiscal et de crédit, ainsi que par le perfectionnement d'institutions qui l'accélèrent et l'équilibrent.

« Le droit des collectivités à la terre et les droits des travailleurs constituent deux réalités fondamentales de la Révolution ; ils seront imprescriptibles pour nous. Aussi, soutiendrons-nous intégralement la Réforme Agraire, le droit de grève et les normes de protection du travail.

« En ce qui concerne le pétrole nationalisé, nous ne reviendrons pas en arrière. C'est une conquête de la Révolution visant à notre indépendance économique ; notre richesse en pétrole est une partie de notre patrimoine national et l'on ne saurait y toucher, si ce n'est pour le bien du Mexique. Pour obtenir les ressources financières que réclame l'essor de l'industrie pétrolière, nous faisons confiance au patriotisme des Mexicains afin que le développement de Pemex soit basé sur le crédit intérieur, en essayant d'adapter de jour en jour l'industrie à des règles d'équilibre et de saine économie susceptibles de satisfaire entièrement le pays.

« La continuité de notre progrès est une tâche à laquelle la jeunesse mexicaine devra s'attacher d'une façon toute particulière ; son génie créateur, ses aspirations élevées et la pureté de ses idéaux contribueront au succès de la mission qui consiste à rehausser le Mexique et à l'honorer. Les jeunes, hommes et femmes, ont une inspiration créatrice par laquelle notre pays découvre ses meilleures possibilités : se rendre maître des déserts, de l'immensité de nos mers, des contrastes impressionnants de notre géographie, et des secrets de la nature dont la conquête dépend de leur volonté de savoir et du désir de connaissance qui s'agitent en leur esprit et dans leur cœur. La montée incessante de notre pays réclame que les jeunes Mexicains s'attaquent courageusement à la conquête de meilleurs instruments dans le domaine de la science, de la technique, de l'humanisme et du travail, afin de ne pas décourager le peuple qu'ils devront diriger dans l'avenir, de leur vigueur spirituelle.

« Après avoir confronté les réalisations des gouvernements révolutionnaires qui ont édifié la grandeur de notre pays, afin de développer les grandes lignes de notre action future, nous devons poursuivre le programme établi conformément aux principes de la Révolution : la construction d'ouvrages hydrauliques permettant d'irriguer les terres et d'en accroître le rendement ; la construction de voies de communication et de moyens de transport permettant de perfectionner les réseaux routier, ferroviaire et aérien, en vue d'une meilleure intégration nationale ; la construction d'ouvrages portuaires, qui vient d'être entreprise, dans le vaste Plan de Modernisation maritime, et qui a déjà porté ses fruits quant à l'essor du pays ; l'installation de centrales hydroélectriques et de nouvelles raffineries de pétrole, car ces deux dernières industries nous procurent les ressources énergétiques nécessaires à la production nationale ; la création de groupes scolaires en fonction de nos besoins, de centres sanitaires de tous ordres, et, enfin, le bien-être croissant des secteurs de la population les moins favorisés et dont l'amélioration dépend directement de l'action du Gouvernement.

« Par-dessus tout, nous nous engageons solennellement à ne pas lésiner nos efforts pour maintenir l'ambiance civique dans laquelle nous vivons, et par laquelle le Gouvernement a atteint les buts les plus élevés, ce qui permet au Mexique de jouir de la liberté de pensée, d'expression et de création, de réunion, de travail et de critique à l'égard du Gouvernement, dans les termes les plus larges que l'on puisse concevoir.

CARLOS OROZCO ROMERO DANS LA PEINTURE MEXICAINE

par Jorge J. CRESPO DE LA SERNA

Vice-Président de l'Association Mexicaine des Critiques d'Art

*J'*AI toujours été ému par l'art digne, noble, austère de ce peintre. S'il est actuellement en sa pleine maturité, combien il lui en a coûté pour atteindre cette plénitude spirituelle et physique ! De Guadalajara, sa province, Orozco Romero, vient au Mexique avec sa famille autour de 1920, et il est alors le témoin silen-

cieux, recueilli, parfois un peu timide — mais fervent d'élans intérieurs — de la naissance d'une école de peinture mexicaine à laquelle il participe activement. Comme tous les esprits avancés de cette époque, il redécouvre l'ancien Mexique ainsi que le Mexique essentiellement populaire. Ce sont là les sources d'un art qui, comme

le dit justement Fernando Gamboa, aura des préoccupations humanistes « jusque dans cette partie de son œuvre où paraissent prévaloir les formes pures ».

Ce peintre ne s'est livré, à aucun moment, à certaines manifestations bruyantes et de grand éclat qui ont séduit tant de ses confrères. Il est



« Paysage », toile de Carlos Orozco Romero.

un exemple de ceux qui se sont donnés corps et âme, à l'expression artistique : apparemment, ils s'enferment en eux-mêmes et livrent, petit à petit, les fruits de leur esprit et de leur cœur. Mais ce n'est là qu'une apparence car — et ce fut le cas d'Orozco Romero — ils représentent souvent la partie la plus profonde et la plus dévouée à la communauté. Dans une solitude volontaire et, pourrait-on dire, inévitable, ils rendent l'essence de ce qu'ils ont reçu, dans l'émotion intérieure et le choc des sensations qui les portent à leur extrême délectation. Une telle convergence des sentiments et de la réflexion s'intègre merveilleusement dans l'œuvre d'Orozco Romero. Nous trouvons en lui, palpable, l'aptitude spirituelle qui, puisant dans la réalité environnante les sources de son langage plastique, le dépouille des aspérités et du superflu pour l'élever à un plan poétique, humain et surhumain à la fois. Nous devinons — nous savons, plutôt — les dures veilles que cela implique, car l'art n'est pas facile, même alors que l'élan, l'intuition et les autres facteurs individuels facilitent l'expression. Comment traduire, comment interpréter, comment donner une forme à ce que l'on voit pour ainsi dire déjà fait au dedans de soi-même ? C'est le problème de tout art...

Un esprit ouvert, généreux, épris de vie ; saisi, sans doute, d'angoisses soudaines et même de défaillances suivies d'« eureka » triomphants, voilà ce qu'a été le phénomène Orozco Romero, au point d'affirmer ce profil psychologique, qu'il manifeste dans toute son œuvre, quels que soient ses différents avatars. Même lorsqu'ils présentent des différences évidentes, ses tableaux des diverses époques ont des caractéristiques semblables dans la construction et l'esprit. Une sorte de mouvement pendulaire paraît présider à l'œuvre de cet artiste ; tantôt le rapprochant d'un réalisme plus fidèle, tantôt d'une interprétation plus stylisée que le fait réel, d'autres fois encore, le maintenant à un juste milieu entre les deux tendances. Ce n'est pas là seulement un signe de recherche, mais aussi la justification d'états d'âme particuliers.

Orozco Romero a su capter avec des antennes très réceptives, aussi bien dans le rêve et dans la veille, toutes les pulsations du rythme ondoyant et divers du moment artistique mondial, en les adaptant à son propre sens artistique. Comme peu d'artistes l'avaient fait avant lui, il est arrivé à réaliser une véritable catalyse des éléments de toutes les époques en les conformant à son tempérament et à sa manière d'être. Même en admettant que tous ses commentateurs voient ce qui est certainement visible dans son œuvre pour



« Au balcon », toile de Carlos Orozco Romero (1950).

des yeux et un esprit clairvoyants (l'influence précolombienne qu'il a étudiée avec tant de dévotion), il est intéressant d'y découvrir des éléments, des traits, que l'on peut clairement attribuer à des exemples de la peinture d'époques plus proches. Peinture coloniale espagnole, en particulier ; peinture de la Renaissance, surtout dans l'agencement du tableau ; peinture cubiste, dans ses analyses et dans certaines synthèses ; peinture futuriste en certains tableaux où se marque la représentation simultanée du mouvement ; peinture métaphysique italienne, ainsi que dans son beau tableau *Le Sommeil* ; les portraits de Goya et de Picasso ; la peinture populaire mexicaine du XX^e siècle ; certains tableaux de José Clemente Orozco et, surtout, ce qu'il doit à son amour du folklore : l'assimilation intelligem-

ment faite des objets. Même si, ça et là, on peut noter des analogies avec d'autres peintres contemporains, du Mexique et de l'étranger, le ton général de sa peinture est d'une personnalité absolue. Ce qu'il y a de mexicain en lui palpité de la même force expressive, finement modelée, que l'on perçoit dans toutes les réalisations qui se sont cristallisées sur notre sol, au cours de sa longue et féconde histoire artistique.

Tous ces points de contact, admirablement transubstanciés, formeraient donc les bases qui, jaillies de la tradition artistique mondiale, ont servi à la formation de son propre style. En ce style convergent, non seulement les forces dérivées de ses sources, si différentes en apparence et cependant unies — dans le temps — par un même souffle créateur,

mais aussi les voix mystérieuses qui surgissent tout au long de l'histoire. De là ce raffinement, cette distinction, cette noblesse, présents dans chacune des œuvres d'Orozco Romero. Son art est un art subtil, qui ne tombe jamais dans le maniérisme.

Il n'est pas un anachorète cependant, et il n'a jamais travaillé dans une tour d'ivoire, ce dont il a horreur. De sorte qu'il n'est pas difficile de percevoir dans sa production, et jusque dans ses portraits, dans ses natures mortes, dans ses paysages, et dans d'autres scènes — véritables poèmes en couleurs — combien il se sent uni à son peuple et au climat moral et physique dans lequel il vit. Son aristocratie est celle du grand seigneur qui sait vivre en entière et généreuse solidarité avec l'esprit le plus noble et le plus élevé. Elle se trouve, quoique très rarement, dans toutes les classes sociales humaines, dans le sens que nous donnons, de notre temps, au mot « humain ».

Si son style est le produit de sacrifices, de trouvailles et de recherches ardentes, l'instrument grâce auquel il triomphe et nous offre des œuvres d'un sens artistique incomparable, possède des qualités extraordinaires et originales. Il existe une relation étroite entre l'un et l'autre. On ne pourrait concevoir Orozco Romero dans un autre style d'écriture plastique que la sienne, puisque celle-ci reflète, indubitablement, sa propre esthétique. Sa palette est sobre, presque sévère. La lumière, qui est l'élément essentiel d'une œuvre picturale — lumière extérieure et lumière symbolique dans leur utilisation subjective — n'est pas représentée par un chromatisme spectral, mais par la grande richesse des tonalités et des nuances. Deux, trois ou quatre couleurs prédominantes, dans les gammes d'une grisaille chaude. Ou bien, une atmosphère générale de grisaille mais dans des registres presque toujours chauds. Sur ce fond ou décor pictural, propice à l'exaltation de n'importe quel accent, les couleurs, tantôt pures, tantôt légèrement oxydées, dont Orozco Romero use avec une précautionneuse et délicate parcimonie, acquièrent des qualités vibrantes et complètent l'effet plastique, en ajoutant à l'ensemble leurs voix amies. Evidemment, un tel procédé ne lui est pas propre, mais sans aucun doute constitue-t-il l'ossature de sa composition de coloriste. Il le suit d'ailleurs, avec un tel sens d'équilibre et de mesure que, pas un instant, la variété ou la richesse de la teinte dominante — l'une des caractéristiques principales du peintre — ne diminue.

Les tableaux d'Orozco Romero semblent avoir été dictés au peintre par ses

rêves. Tous paraissent être enveloppés d'un voile subtil qui, parfois, s'efface pour nous permettre de contempler des scènes lunaires ou des crépuscules de mort où tout assume un aspect magique. Ses paysages, surtout, donnent l'impression d'appartenir à d'autres planètes et, cependant, nous retrouvons en eux des contours et des accidents familiers. Ses portraits féminins possèdent une grande finesse et beaucoup de subtilité.

Tout, dans ses tableaux à l'huile comme dans ses détrempez, a acquis graduellement une netteté qui ne se réfère pas seulement aux valeurs chromatiques en elles-mêmes, mais à la qualité tactile; c'est-à-dire, à la texture indispensable pour atteindre les buts plastiques désirés. On n'y devine ni hésitations ni corrections. S'il a pu y avoir dans le sien — comme dans tout processus pictural

— des « accidents », le peintre en a profité, sans que les traces en soient décelables dans l'œuvre définitive. Son coup de pinceau est enveloppant, et son rythme est adapté à chaque cas particulier. La texture en est transparente et délicate. Les demi-teintes, là où elles sont nécessaires, consistent en touches et légers coups de pinceaux. Par-ci, par-là, un trait incisif vient achever l'effet désiré en faisant ressortir des couches plus profondes de couleur et en donnant une luminosité plus vibrante à une partie du tableau. Le dessin est ferme, élégant, fluide. On n'y décèle nulle concession à des modes transitoires. Et si l'on y devine des stylisations — par ailleurs éloquentes et pleines d'élégance — ce sont là des procédés parfaitement justifiés de la part du peintre pour donner plus de vigueur à l'expression de son sujet.



« Les fils », toile de Carlos Orozco Romero.

Nouvelles de Presse

* M. Adolfo Ruiz Cortines, Président de la République, a reçu cinquante délégués ayant assisté à la X^e Convention du Syndicat Industriel des Mineurs, Ouvriers métallurgistes et assimilés du Mexique, avec lesquels il s'est entretenu des problèmes posés par l'industrie du pays.

* Devant plus de 250 journalistes, M. Adolfo López Mateos a exposé ses points de vue sur la liberté de la presse. Il a affirmé, notamment, que le Gouvernement — expression politique du pays — et la presse nationale — expression et guide de l'opinion publique — ont tous deux le devoir de conserver le climat civique que le peuple a su conquérir. M. López Mateos a ajouté que le respect et la protection de la liberté de la presse font partie de la tradition des Gouvernements mexicains. « Par la liberté de la presse — a-t-il précisé — l'on conjure, d'une façon indissoluble et indestructible, deux aspects de la culture humaine : la liberté d'expression et la dignité de la personne. »

LE MEXIQUE DANS LA COMMUNAUTE INTERNATIONALE

* Dans le discours d'adieux qu'il a prononcé en l'honneur du général Francisco Suárez, Ambassadeur d'Argentine, M. Padilla Nervo, Ministre des Relations Extérieures, a déclaré notamment que « la non-intervention, inspirée par le respect de l'autodétermination des peuples, et la solution pacifique des conflits internationaux sont les idéaux panaméricains ». « Nous devons défendre nos institutions — a ajouté le Ministre — sans léser les libertés fondamentales et les droits humains. La seule façon d'assurer une telle défense en face de toute poussée étrangère consiste à élever le niveau de vie et à coopérer effectivement pour atteindre un développement profitable à tous. »

* La Commission Technique pour le Développement du Tourisme des Congrès Inter-américains de Tourisme (Organisme dépendant de l'O.E.A.) — réunie à Mexico — a décidé la création d'un Conseil Consultatif International en la matière, ainsi que l'organisation d'une vaste campagne publicitaire afin que les habitants de l'Hémisphère parcourent la Route Panaméricaine, depuis Panama jusqu'au Canada et à l'Alaska.

* Du 20 au 25 octobre prochain le IV^e Congrès National du Génie Civil se réunira à Mexico, ainsi que, du 26 au 31 du même mois, la III^e Réunion Mondiale des Routes de l'International Road Federation (à laquelle, estime-t-on, assisteront environ 1.500 délégués venus de 64 pays).

* M. Daniel Cosío Villegas a pris la tête de la Délégation du Mexique à la XXVI^e Session du Conseil Economique et Social des Nations Unies, à Genève. Parmi les autres membres de la Délégation, on relève les noms de Mme Amalia Castillo Ledón, Ambassadrice du Mexique en Suisse; de M. Francisco Cuevas Cancino, Conseiller des Affaires Etrangères, ainsi que plusieurs spécialistes des questions sociales et économiques.

* L'Assemblée de l'Institut Indigéniste Américain, qui s'est tenue à Mexico, a entendu le rapport annuel rendu par son directeur, le Dr Manuel Gamio (Mexique).

* Le III^e Congrès Latino-américain de Gynécologie et d'Obstétrique, qui tenait ses assises à Mexico, a clos ses travaux par une conférence du Dr Ignacio Morones Prieto, Ministre de la Salubrité et de l'Assistance Publique, sur le thème « Nutrition et bien-être du monde rural ».

NOUVELLES ECONOMIQUES ET FINANCIERES

* D'après des études formulées conjointement par le Banco de México, la Nacional Financiera et la Commission Nationale Bancaire, le produit national brut qui, en 1952

a été de 58.300 millions de pesos, s'est élevé, à la fin de 1957, à 103 milliards. Au cours des années indiquées, les rentrées nationales sont passées de 52 à 92 milliards de pesos; les dépôts dans les institutions privées de 4.844 à 10.120 millions; et les crédits d'investissements de la banque privée, de 5.551 à 13.426.428 millions de pesos.

* La Nacional Financiera annonce que, d'après des données récentes, le revenu national pour 1957 a atteint le chiffre de 92 milliards de pesos, marquant ainsi une augmentation de 9,5 % sur celui de 1956.

* Le Ministère de l'Agriculture et de l'Elevage fait connaître que les paysans dont les récoltes ont subi des dommages en 1957 et cette année, ont reçu une somme de 47 millions de pesos à titre d'indemnisation.

* D'après des études faites par les banques privées, les investissements étrangers au Mexique s'élevant actuellement à un peu plus de 16 milliards de pesos, marquent un rythme de développement constant.

* Du Rapport de l'année 1957 présenté par la Nacional Financiera à la XXIV^e Assemblée Générale Ordinaire des Actionnaires, il est à noter que cette entreprise a alloué 7.836 millions de pesos pour des financements. Cette somme représente le tiers des ressources mobilisées par les établissements bancaires du Mexique. Les avances ont été accordées, de préférence, à l'industrie et à des entreprises assurant des services publics; 68 % ont été absorbés par les branches suivantes : énergie électrique, fer et acier, charbon minéral, pétrole, transports et voies de communication.

* La Chambre Nationale de l'Industrie de Transformation a déclaré à la presse que **Petróleos Mexicanos** est le meilleur contribuable du Trésor mexicain, car, depuis le début de son exploitation jusqu'à ce jour, cette régie a versé au fisc plus de 6.600 millions de pesos au titre des impôts. En outre, ses versements pour l'amortissement de la dette envers les anciennes compagnies expropriées ont dépassé 1.100 millions de pesos.

NOUVELLES INDUSTRIELLES, MINIERES ET AGRICOLES

* M. Adolfo Ruiz Cortines, Président de la République, vient d'inaugurer une nouvelle usine hydro-électrique (de 82.400 kilowatts) à la Centrale thermo-électrique de Lechería (Etat de Mexico). Le montant de ces travaux qui s'est élevé à 100 millions de pesos, a été financé, en partie, grâce à un prêt de la Banque Mondiale. Cette nouvelle usine permettra à la région centrale du Mexique de disposer de près d'un million de kilowatts de courant électrique.

* Suivant une étude de la Nacional Ban- caria, l'accroissement de l'industrie de transformation, au Mexique, a atteint 12 % en 1957. Ce résultat est supérieur à celui de l'Amérique Latine (3,3 %).

* **Petróleos Mexicanos** a entrepris les travaux de construction d'un nouveau pipeline qui, partant de Monterrey, alimentera en gaz lampant l'Usine des Hauts Fourneaux de Monclova (Coahuila). Il aura une longueur de 173 kilomètres, et un débit de 30 millions de pieds cubiques par jour. Le prix de l'ouvrage sera de 28 millions de pesos; et l'on prévoit que sa construction sera terminée en 90 jours.

* **Petróleos Mexicanos** annoncent qu'un nouveau pipe-line vient d'être achevé, qui relie la raffinerie d'Azcapotzalco (District Fédéral) à la nouvelle centrale thermo-électrique de Lechería (Etat de Mexico), sur une longueur de 20 kilomètres. En outre, 187 puits de pétrole ont été forés depuis le début de cette année.

* Dans un bilan de la production de **Petróleos Mexicanos** on relève les chiffres suivants : la consommation de pétrole au Mexique est passée, de 1938 (date de l'expro-

priation des compagnies pétrolières) à 1958, de 22 millions à 107 millions de barils par an (la moyenne de production est actuellement de 272.000 barils par jour). Au cours de la même période, la capacité de raffinage est passée de 102.000 barils par jour à 322.000; la production d'essence a été portée à huit fois son volume; celle de **tractomex** et de pétrole diaphane à 13 fois; et celle de Diesel à plus de 16 fois. L'industrie pétrolière disposait en 1938 de 1.500 kilomètres de pipe-lines, alors qu'elle en a maintenant 6.700. Il a été versé au fisc 15.100 millions de pesos, à titre d'impôts, de 1953 à 1957, tandis que le Trésor n'avait encaissé que 777 millions de pesos, de 1901 à 1938.

* D'après les déclarations du Ministère de l'Agriculture et de l'Elevage, le tonnage des récoltes de diverses denrées — notamment le coton, le blé, le café, le maïs et le sisal — a augmenté, et parfois triplé, au cours des six dernières années.

* La Commission Nationale du Café fait savoir que la récolte de la campagne 1957-1958 est évaluée à 1.837.000 sacs de 60 kg chacun. Elle sera donc supérieure de 80 % à celle de l'exercice 1951-1952.

* Le Président de l'Union des Producteurs de Café annonce que, conformément à l'accord intervenu entre les pays signataires de la Convention sur le Café « Mexico », il en aura été vendu par le Mexique près de 1.150.000 sacs au cours de la campagne 1957-1958.

COMMERCE INTERNATIONAL

* Selon les chiffres fournis par la Banque Nationale du Commerce Extérieur, il a été exporté pour 400 millions de pesos de coton, au cours des deux premiers mois de 1958. Durant cette période, figurent parmi les exportations, par ordre d'importance décroissant : le café (230 millions), le plomb (77 millions), le cheptel (73 millions), la tomate, le pétrole lampant, le cuivre, etc.

* Sur l'initiative de la Confédération des Chambres Nationales de Commerce, des représentants de l'initiative privée des Républiques Latino-américaines se réuniront à Mexico en septembre, en vue d'examiner les bases de la constitution du Marché Commun Latino-américain.

* Après la visite qu'il vient de faire aux Pays-Bas en compagnie d'un groupe d'hommes d'affaires mexicains, M. Gilberto Loyo, Ministre de l'Economie Nationale, a déclaré qu'un Comité mexicano-néerlandais pour l'intensification des échanges commerciaux allait être créé. Le Président mexicain de ce Comité sera M. Ortiz Monasterio, banquier. M. Loyo s'est rendu en Angleterre, où il a été reçu par Sir David Eccles, Ministre du Commerce.

* Le Département des Etudes Economiques du Banco de México, communique que les échanges commerciaux entre le Mexique et les autres pays se développent constamment. Les pourcentages correspondant aux pays européens marquent, dans leur ensemble, une progression. Par ordre d'importance, les principaux acheteurs et vendeurs par rapport au Mexique ont été, au cours de 1957, les pays suivants : Etats-Unis, Allemagne Occidentale, Grande-Bretagne et Canada.

* Selon la Banque Nationale du Commerce Extérieur, le Japon a acheté 400.000 balles de coton mexicain en 1958. Cette Institution ajoute que, de janvier à mars de l'année en cours, le Mexique a acheté au Japon pour 23.117 millions de pesos de denrées diverses et qu'il en a vendu pour 62.839 millions de pesos.

* La Mission Commerciale Mexicaine, qui vient de visiter les Républiques d'Amérique du Sud, est de retour à Mexico. Elle était présidée par M. Ricardo J. Zevada,

Directeur de la Banque Nationale du Commerce Extérieur, lequel a déclaré à la presse qu'il y avait d'excellentes perspectives de voir s'intensifier les échanges commerciaux entre le Mexique et les pays que la Mission a parcouru.

NOUVELLES CULTURELLES

* Vingt-deux pays du Continent américain se trouvaient représentés à la première Biennale Inter-américaine de Peinture et de Gravure, inaugurée récemment au Palais des Beaux-Arts de Mexico.

* Le Grand Prix International (25.000 pesos) de la Première Biennale Interaméricaine de Peinture et de Gravure, a été décerné au peintre mexicain Francisco Goytia. D'autres récompenses ont été remises à cette occasion. Pour la peinture les récipiendaires étaient : Jack Levien (Etats-Unis), Prix de l'Institut National des Beaux-Arts, de 15.000 pesos ; Mme Raquel Forner (Argentine), Prix de la Presse du Mexique, de 10.000 pesos ; le Dr Atl (Mexique), Prix de la Nation, de 15.000 pesos ; José Echave (Uruguay), Prix des Nations, de 15.000 pesos. Quant à la gravure, le jury a attribué le Prix Panaméricain, de 15.000 pesos à Alberto Beltrán (Mexique) ; le Prix José Guadalupe Posada, de 10.000 pesos, à Maurice Lasansky (Etats-Unis) et un Prix extraordinaire, de 3.000 pesos, à Carlos Rangel Rivera (Puerto Rico).

* L'Orchestre Symphonique National, de l'Institut National des Beaux-Arts — composé de 96 professeurs, sous la direction du Maître Luis Herrera de la Fuente — a donné une série de grands concerts en Europe. Cette compagnie est passée le 13 septembre à la Salle Pleyel, à Paris, où le violoniste Henryk Szeryng prêtait son concours. Le 15, elle donnait une audition à l'Exposition Universelle de Bruxelles et, le 17, elle offrait un gala à Londres.

* Dix-huit chefs d'orchestre, appartenant à divers pays d'Amérique et d'Europe, participaient au Second Concours Pan-Américain de Chefs d'Orchestre qui se tint au Palais des Beaux-Arts de Mexico, sous la direction d'Igor Markévitch, Volker Wagenheim et Louis Auracombe.

* Le 11^e Concours International Pablo Casals se tiendra à Jalapa (Etat de Veracruz,

Mexique) dans la seconde quinzaine de janvier 1959. Ouvert à tous les jeunes violoncellistes nés entre le 1^{er} janvier 1929 et le 1^{er} janvier 1944, et qui seraient en mesure de se rendre à Jalapa, ce Concours est doté des récompenses suivantes : trois premiers prix d'une valeur de 1.000 pesos chacun, trois seconds prix (de 800 pesos) et deux troisièmes prix (de 600 pesos). Les instrumentistes ayant été couronnés d'un Premier Prix recevront, en outre, un contrat d'enregistrement sur disques et bénéficieront de l'organisation des concerts où ils pourront se faire entendre. Pour les inscriptions, les candidats sont invités à se mettre en rapport avec : Sr Fernando Diez de Urdanivia Jr, Secretario general del Concurso Internacional Pablo Casals — Apartado Postal 1242 — México I, D. F. México.

* Onze membres de l'Organisme International de l'Energie Atomique, conduits par le Dr Norman Hilberry, visitent actuellement le Mexique afin d'étudier les possibilités d'y installer des centres régionaux d'instruction se rattachant à l'étude et aux emplois de l'énergie nucléaire à des fins pacifiques.

* La Faculté des Sciences de l'Université Nationale a organisé, de concert avec la Commission Nationale de l'Energie Nucléaire, une série de cours — destinés aux professionnels — sur les radio-isotopes et l'équipement nucléaire.

* Un Musée et un Centre de Recherches Archéologiques, consacrés à la culture maya-quéché, viennent d'être inaugurés à Mérida.

* Le Ministère des Communications et des Travaux Publics fait connaître qu'il mettra en circulation une émission spéciale de timbres destinés à commémorer l'inauguration, à Paris, du nouveau siège de l'UNESCO.

* D'après les indications de l'Institut National des Beaux-Arts du Mexique, 90 romans ont été reçus des divers pays d'Amérique, pour participer au 1^{er} Concours Continental du Roman.

* La Première Conférence des Facultés Latino-américaines de Sciences Juridiques et Sociales se réunira à Mexico, en avril 1959, sous les auspices de l'Université Nationale et de l'Union des Universités d'Amérique.

NOUVELLES DIVERSES

* M. Adolfo Ruiz Cortines, Président de la République, a signé le décret instaurant le régime de la Sécurité Sociale dans les deux territoires et dans les trois Etats qui n'en bénéficiaient pas encore.

* Le Ministère de la Salubrité Publique a ouvert, à Mexico, le IV^e Cours International de Malariaologie, auquel assistent des spécialistes des pays d'Amérique Latine. On apprend, d'autre part, que onze techniciens brésiliens feront une enquête, au cours des trois prochains mois, sur les divers aspects de la Campagne pour l'Eradication du Paludisme.

* La Compagnie Mexicaine d'Aviation annonce qu'elle a porté son capital social de 60 à 100.000.000 de pesos.

* M. le Dr Pyung Hack Lee, Ministre de la Santé Publique de la République de Corée du Sud, rend visite aux principaux Centres de Bien-Etre Rural installés au Mexique.

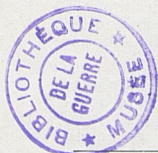
* Le Ministère des Communications et des Travaux Publics fait savoir qu'au cours de la période janvier-mai 1958, 25 nouveaux jardins d'enfants pouvant accueillir 4.200 élèves ont été inaugurés dans le District Fédéral.

* La Fédération des Syndicats de Fonctionnaires fait savoir que le Gouvernement a accordé aux agents de l'Etat, au cours des dernières années, pour 273 millions de pesos de prêts hypothécaires, destinés à résoudre le problème du logement.

* D'après les Chemins de fer nationaux du Mexique, cette Régie autonome a investi de 1953 à la date de ce jour, 1.150 millions de pesos dans l'achat de locomotives Diesel, de fourgons, de wagons, etc.

* Le premier bâtiment sorti des arsenaux de San Juan de Ulúa vient d'être lancé à Veracruz. Construit par des techniciens mexicains avec du matériel fabriqué sur place, le Mexico a un tirant d'eau de 780 tonneaux. Le programme de construction de l'arsenal en question s'étendra à la construction de navires de 1.300 et 5.000 tonneaux de jauge.

* De 1953 à 1957, le Mexique a investi 3.702 millions de pesos dans la construction de routes. Il existe actuellement 37.770 kilomètres de routes fédérales et 90.000 kilomètres de routes vicinales carrossables en toute saison.



NOUVELLES DU MEXIQUE

REVUE TRIMESTRIELLE

SERVICES CULTURELS DE L'AMBASSADE DU MEXIQUE A PARIS

N^o 5 — 9, rue de Longchamp, — PARIS (16^e) — Octobre 1958

SOMMAIRE

Première couverture : Pièce de jadéite (Montealbán, Oaxaca)

Alfonso Caso : L'art populaire mexicain. — **Silvio Zavala** : La Nouvelle Espagne à la veille de l'Indépendance. — **Alfonso García Ruiz** : La politique agraire d'Hidalgo. — **Ignacio Bernal** : L'architecture de Montealbán. — **Pedro de Alba** : Le jeune ancêtre. — **Xavier Villaurrutia** : Le Lion et la Vierge. — **Ramón López Velarde** : Douce patrie. — **Robert Block** : Le paysage mexicain.

— FAITS, ŒUVRES, PERSONNES. — Le VI^e Rapport annuel de M. Adolfo Ruiz Cortines, Président des Etats-Unis du Mexique. — M. Adolfo López Mateos, Président élu des Etats-Unis du Mexique. — **Jorge J. Crespo de la Serna** : Carlos Orozco Romero dans la peinture mexicaine. — Nouvelles de Presse.

Dernière couverture : Jarre en terre polychrome (Tonalá, Jalisco)

Les articles contenus dans ce Bulletin engagent la seule responsabilité de leurs auteurs

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance. **Directeur de la Publication : S. Zavala.**

Imprimerie spéciale du C.M.M. —
121, rue Montmartre
PARIS

